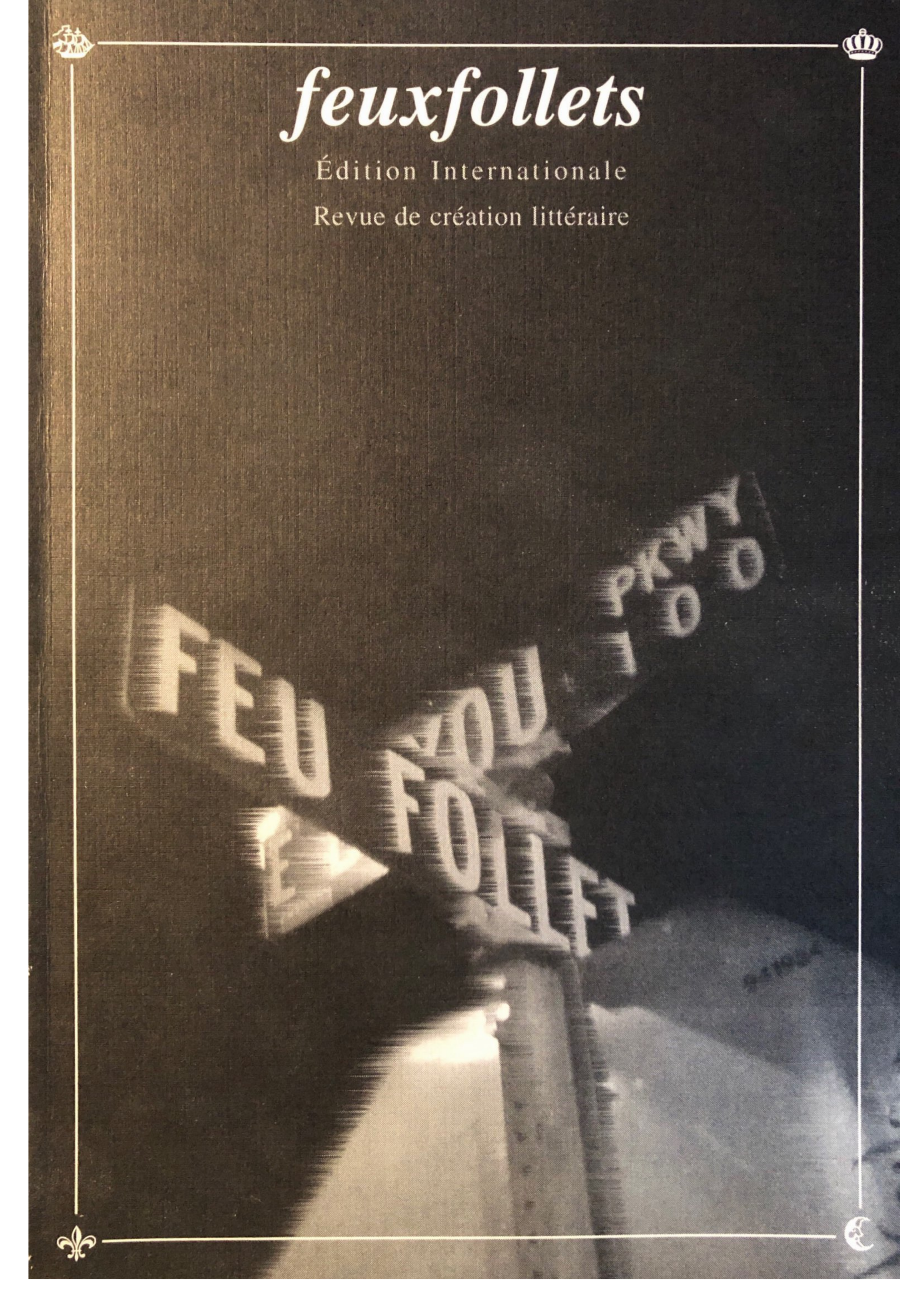
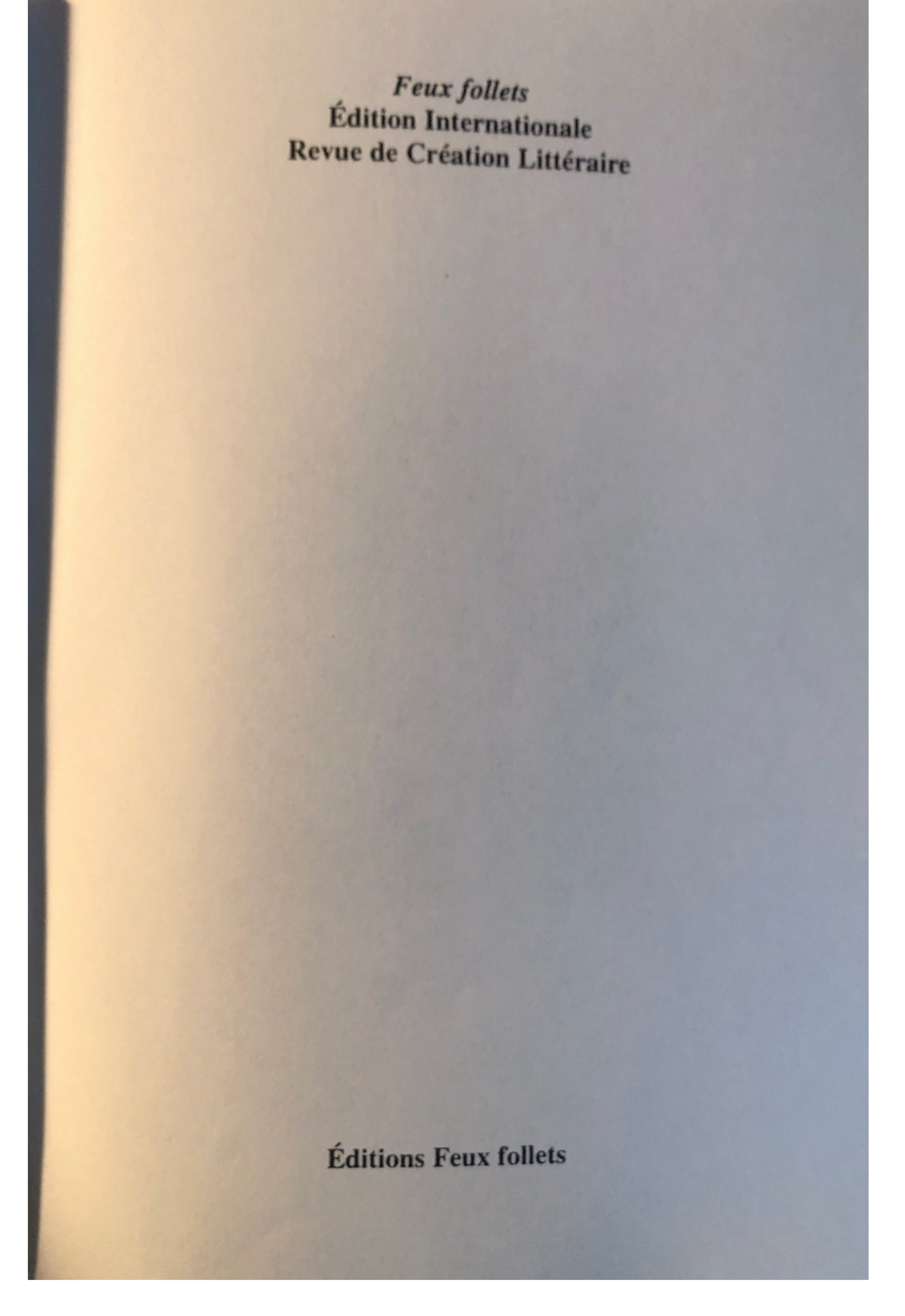
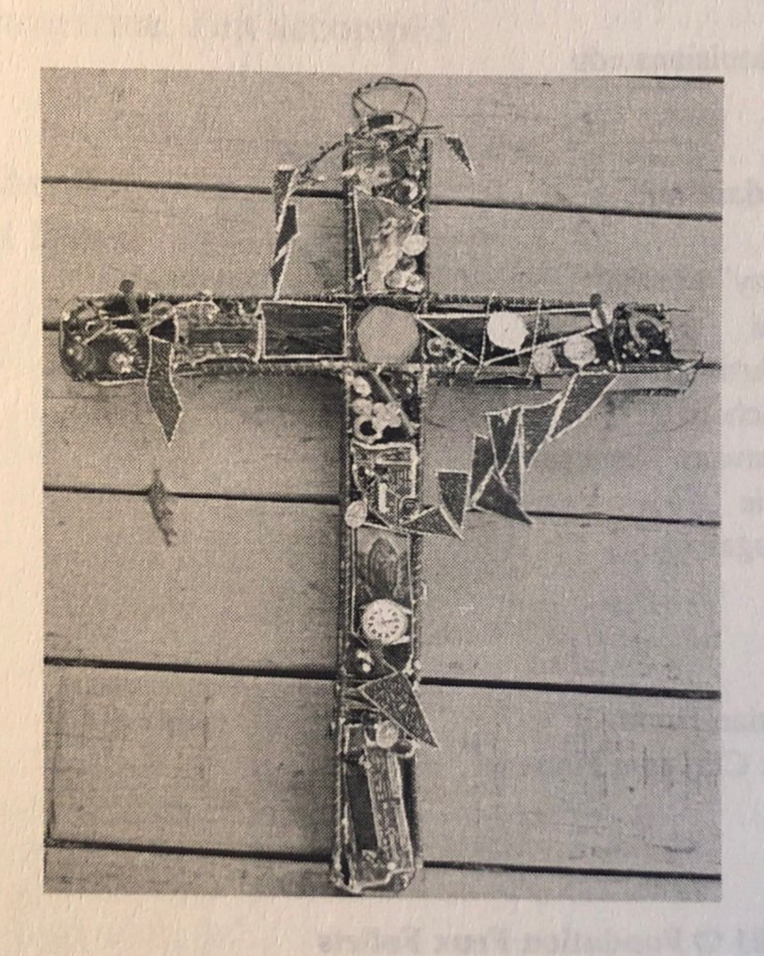

feuxfollets
Édition Internationale
Revue de création littéraire
PKWY
FEU
FOLLET



Feux follets
Édition Internationale
Revue de Création Littéraire

Éditions Feux follets

Feux follets
Édition Internationale
Revue de Création Littéraire



Éditions Feux follets

Feux Follets est publié par Les Éditions Feux Follets.
Pour nous rejoindre, prière d'adresser vos envois à:

Feux Follets
PO Box 41712
Lafayette, LA
70504
Feuxfollets@louisiana.edu

Photos: Christian Hommel
Mise en page: Christian Hommel

Mot des éditeurs

Dimanche soir, le 13 mai 2001, 10:00PM: les éditeurs se trouvent au coin de E. Bayou Parkway et Feu Follet Road en train d'essayer de négocier la nuit à travers l'objectif d'une caméra, afin de capter la première vraie photo couverture de Feux follets. Quelques jours auparavant, au Dragon's Den à la Nouvelle-Orléans, ils avaient décidé qu'il était grand temps d'accorder un *facelift* au magazine. Fait accompli!

Juanita Liberal
Happy Hat Dugas

Erik Charpentier
Lafayette, LA

Le début d'un roman suivi de deux poèmes.

Louvière

Le ciel chez lui devient gris perlé avant l'orage. On pourrait faire un drapeau de ce ciel, à partir d'un tissu empreint de l'odeur émanant des azalées en mars. Le soir, vers huit heures, il aime marcher dans les rues de son quartier afin de s'imprégner de cette odeur qui rend la nuit aussi liquide qu'apaisante. Son nom évoque la nouveauté d'une monnaie brillante.

On le compare souvent au chrome d'une voiture renvoyant au ciel sa couleur. À son retour, à la fin de l'après-midi, la porte du garage se referme sur sa voiture. Il habite à Baton Rouge, près de la rivière. Il s'appelle Sterling, et il préfère le goût de la menthe à celui de la réglisse noire. On dit de lui que certains de ses acolytes sont ténébreux. Il ne parle d'eux que très rarement. Son travail l'oblige à passer de longues journées à étamper des formulaires comme on le faisait il y a trente ans. Son encre préféré est rouge. Les Américains autour de lui parlent la langue qui est devenue la sienne. Un vague souvenir d'une jeune demoiselle rencontrée à un bal de piscine revient souvent le hanter, très brièvement. Les papiers de sa citoyenneté sont gardés précieusement dans un coffret à la banque. Une collection de cicatrices voyage en travers son visage. On dit aussi de lui qu'un mur de balles de fusil s'élève pour le protéger, mais ça il l'ignore.

Ce mur ressemble à ces mirages brouillant la vision qu'on aperçoit au loin au soleil, sur la surface goudronnée des autoroutes. Il voyage très peu, favorisant la région où il réside depuis six ans. Sa ville de prédilection est la Nouvelle-Orléans, où il aurait pu conduire des taxis en excellente condition à son arrivée au pays. Ses cigarettes auraient été blanches, leur fumée insipide comme les clients qu'il aurait conduit de l'aéroport à leur hotel respectif. Mais pour le moment, la porte de son garage vient de se refermer et il se dirige vers ce banc, dans le parc en face de chez lui, comme il le fait tous les après-midi après le travail. La rivière s'étend devant lui alors qu'il retourne à ce rêve, où il se voit refaire le vinyl des banquettes de sa voiture.

Sa chemise est déboutonnée au col. Son complet, en fin coton, est aussi noir que l'huile enfouie sous le sol océané. Une jeune fille qu'il avait aimé—et dont le nom était celui d'un mois et le prénom fait comme un fruit qui se mange sec—lui avait dit que jadis, la nuit avait coulé du ciel, afin d'aller se répandre sous le sol où elle était devenue huileuse. Depuis, lui avait-t-elle dit, il y avait dans la nuit de la région, un vide à combler.
Ils s'étaient fréquentés pendant quelques semaines, pour ensuite se laisser dans

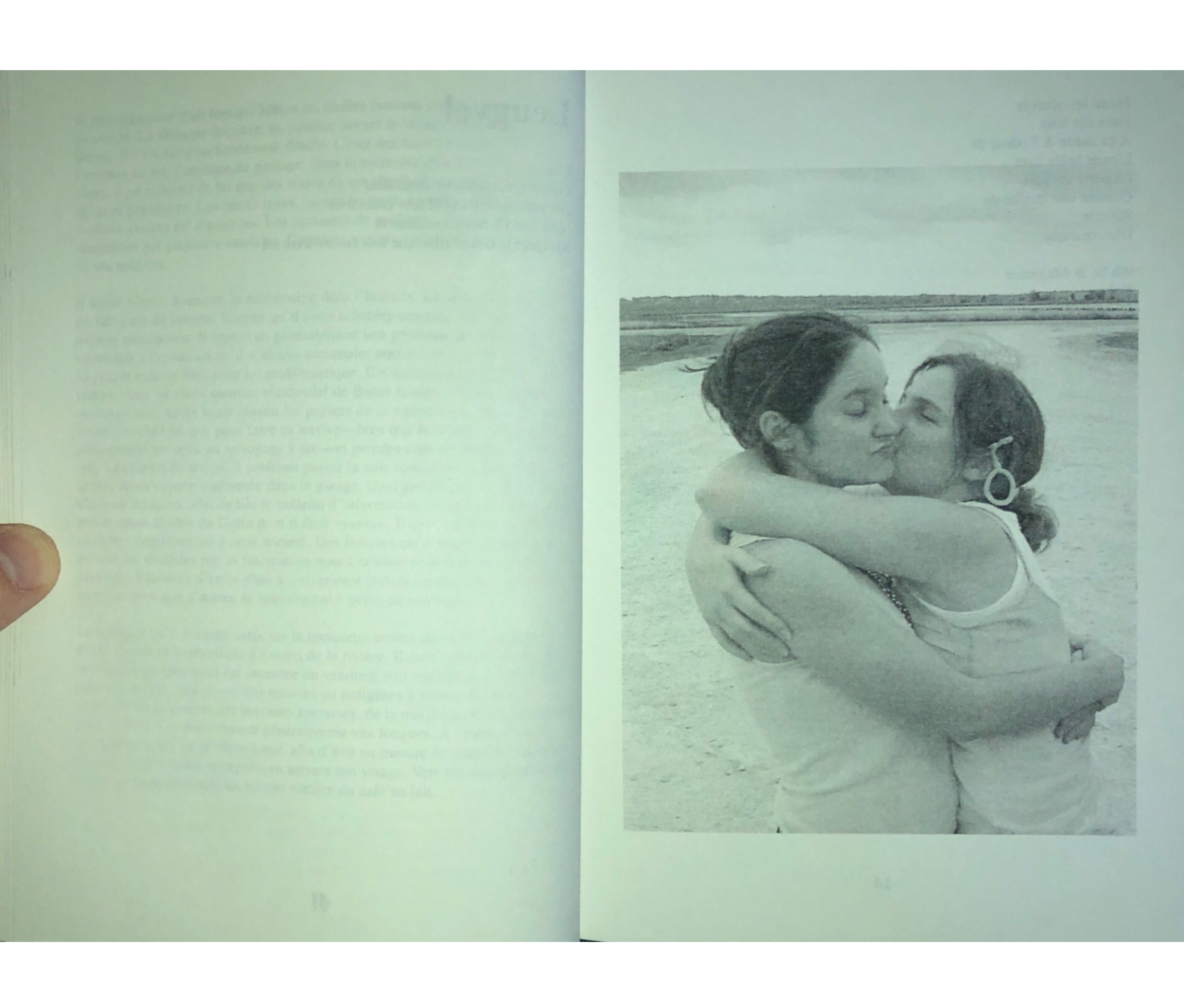
le stationnement d'un lounge. Même les étoiles peuvent mentir avait-il pensé ce soir-là. La semaine dernière, en passant devant le lounge maintenant abandonné, il s'est senti profondément désolé. L'état des lieux illustrait trop bien l'errance en lui; l'absence de passage. Sans la mémoire de ceux qui lui sont chers, il ne resterait de lui que des traces de ses abonnements à des magazines utiles et populaires. Les néons roses, jaunes ou verts, étaient éteints, brisés. Les fenêtres avaient été fracassées. Les carcasses de quelques voitures avaient été récupérées par plusieurs vandales. Certaines avaient appartenu à quelques uns de ses acolytes.

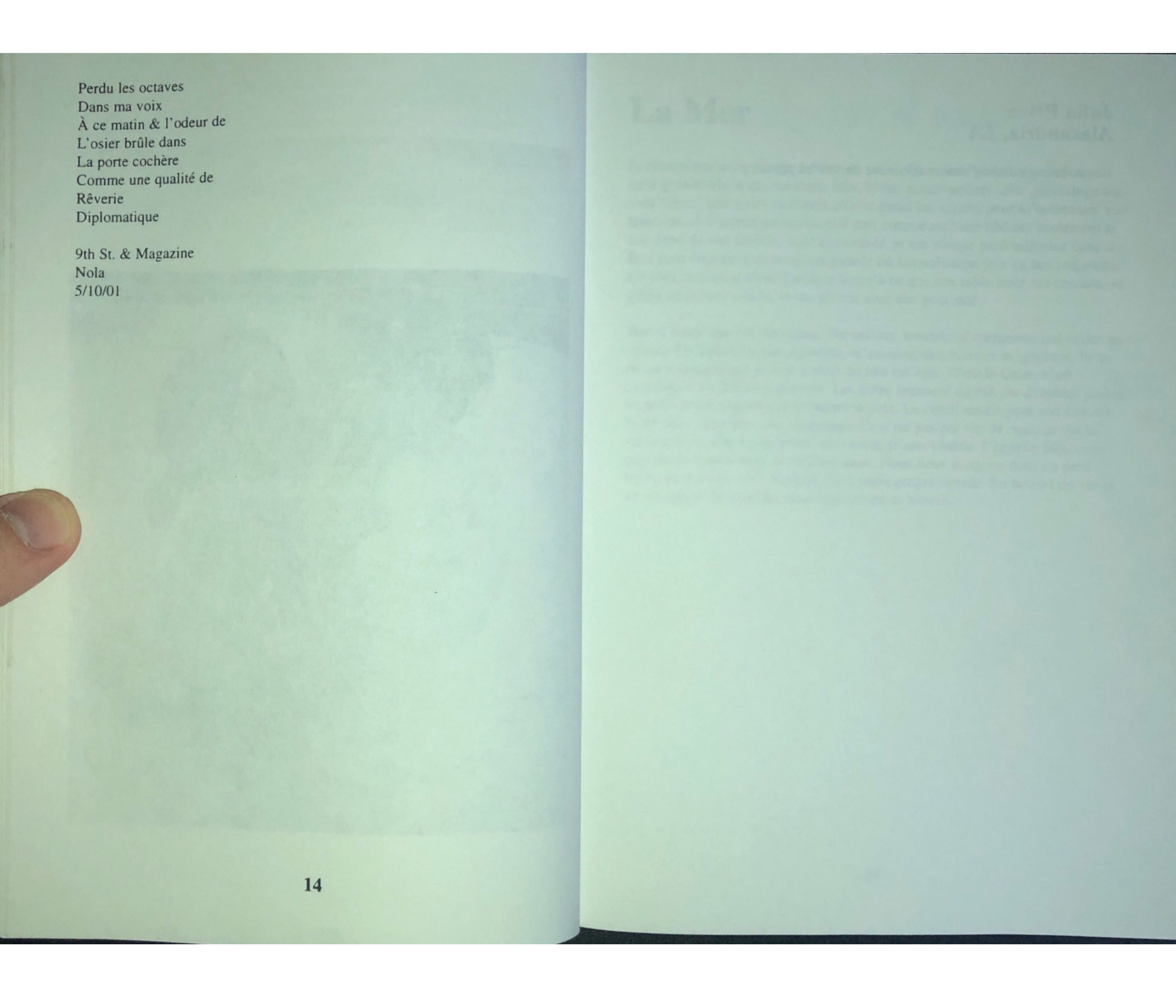
Il aurait bientôt à rentrer, la nuit coulait dans l'horizon. La note d'information du fabricant de lunettes fumées qu'il avait achetées aujourd'hui ne lui apportait aucune satisfaction. Il éprouvait généralement une profonde solitude quand il se rendait à l'évidence qu'il n'aimait accumuler aucun bien. Le fait de posséder sa propre maison était pour lui problématique. Il s'agissait d'une maison quelconque dans un vieux quartier résidentiel de Baton Rouge. Il l'avait acheté quelques mois après avoir obtenu les papiers de sa citoyenneté. Il aurait préféré ne rentrer chez lui que pour faire sa lessive—bien que la plupart de ses complets étaient envoyés au nettoyage à sec—et prendre connaissance de son courrier. La plupart du temps, il préférait passer la nuit couché sur la banquette arrière de sa voiture stationnée dans le garage. Quelquefois par contre, il aimait s'asseoir au salon, afin de lire le bulletin d'information envoyé par la société de préservation côtière du Golfe dont il était membre. Il envoyait fréquemment de modestes contributions à cette société. Des femmes qu'il avait fréquentées avaient été touchées par sa fascination pour l'érosion de la côte du Golfe du Mexique. Plusieurs d'entre elles n'arriveraient jamais à oublier le goût salé de sa peau, alors que d'autres se souvenaient à peine de son nom.

La musique qu'il écoutait assis sur la banquette arrière de sa voiture provenait d'une station radiophonique à l'ouest de la rivière. Il était convaincu que cette musique syncopée avait été inventée un vendredi soir, qu'elle avait été conçue afin de naviguer des chevrolets mauves ou indigènes à travers les rues de Lafayette en dégustant des boissons fontaines, de la marijuana et des stimulants pour le désir. Les nuits étaient généralement très longues. À l'aube, il savait qu'il aurait à ajuster le rétroviseur, afin d'être en mesure de maquiller la collection de cicatrices qui voyageait en travers son visage. Vers six heures trente du matin, sa peau reprenait les teintes variées du café au lait.

Lengyel

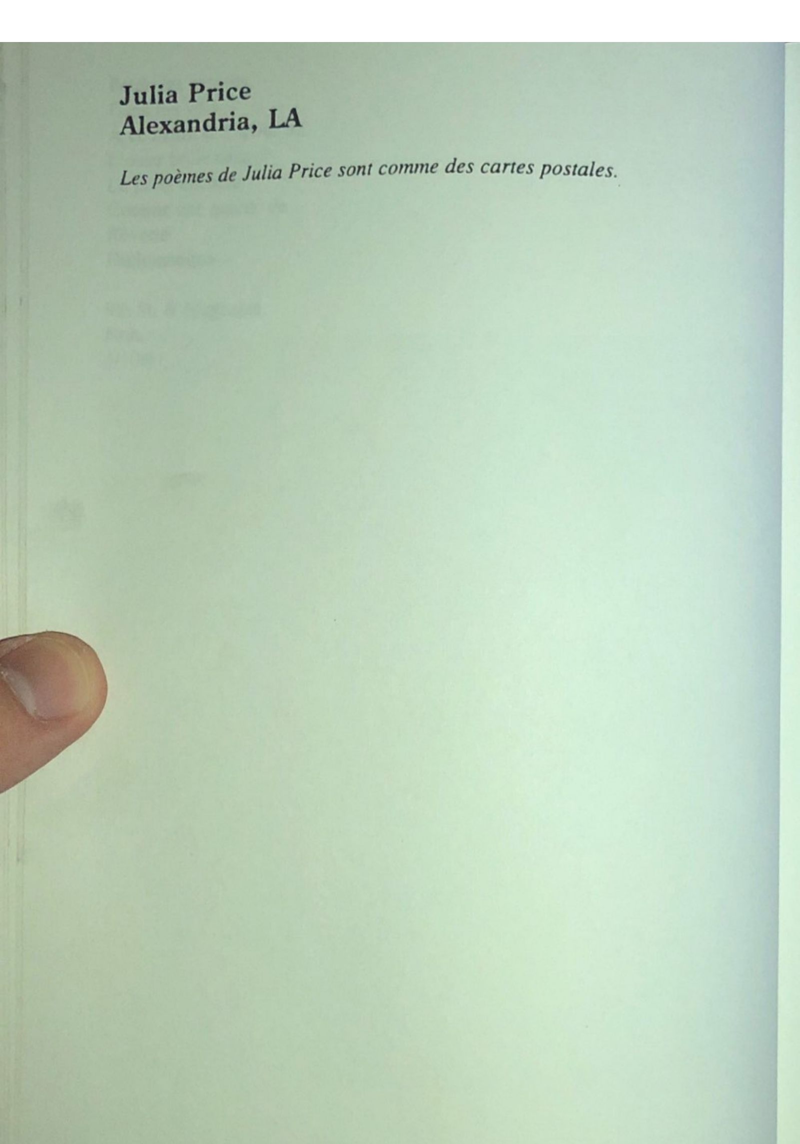
Lisa
Certains mécaniciens aimeraient
Des photos de toi pour leur calendrier
Mais moi j'aimerais seulement
Naviguer le Grand Bleu une fois encore avec toi





Perdu les octaves
Dans ma voix
À ce matin & l'odeur de
L'osier brûle dans
La porte cochère
Comme une qualité de
Rêverie
Diplomatique

9th St. & Magazine
Nola
5/10/01



Julia Price
Alexandria, LA

Les poèmes de Julia Price sont comme des cartes postales.

La Mer

Je commence mon voyage à l'état du soleil. En volant, je remarque souvent cette grande bleue qui me tente. Mer, Mère, douce-amère; celle qui change souvent d'avis. Elle a des moments où elle étend les vagues pour m'embrasser violemment. À d'autres moments, elle dort comme un bébé libérant seulement le son doux de son souffle. À ce moment-là, je me plonge profondément dans son âme pour découvrir un nouveau monde où normalement je n'en fait pas partie. De plus en plus profond j'avance jusqu'à ce que son sable froid me console, se glisse entre mes orteils, et me nourrit avec son goût salé.

Tout à coup, une fête de calme. Un univers, sombre, d'apesanteur qui existe au ralenti. Ses habitants me regardent, m'envoient des bises et m'ignorent. Ils se rendent compte que je suis là mais ça leur est égal. C'est le Caire, c'est Bombay, c'est Tokyo sauterrain. Les thons prennent du thé, les dauphins jouent au golfe et les requins maintiennent la paix. Le corail répète pour son concert. Je ne peux pas rester très longtemps. Ce n'est pas ma vie. Je reparais sur sa surface et comme ses souffles, moi aussi, je suis libérée. J'appelle mon compagnon de l'autre côté. Il est libre aussi. Nous nous asseyons dans un petit bistro au bord de cette Méduse, dans notre propre monde. En buvant du vin et en mangeant du calamar, nous apprécions sa beauté.

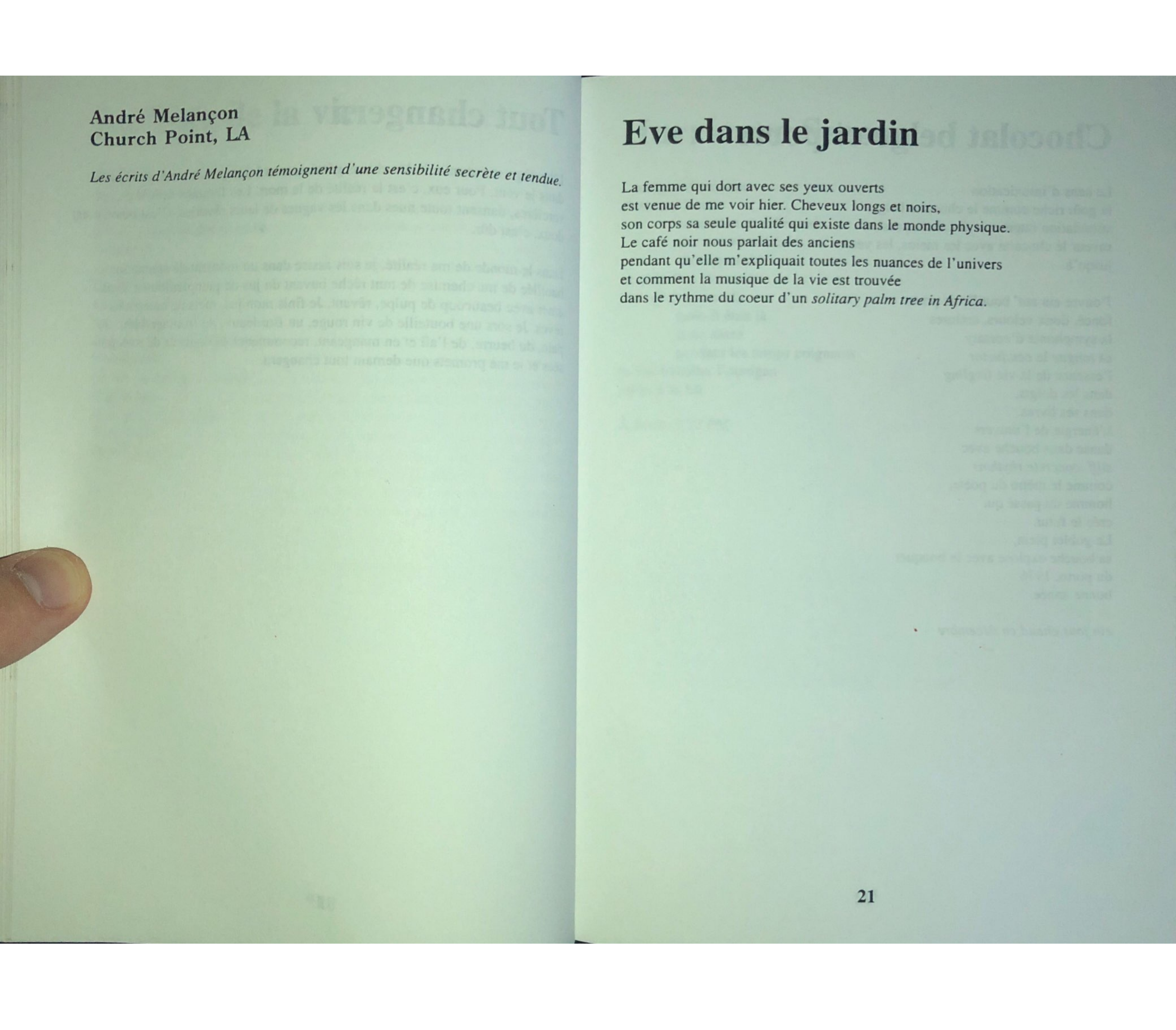
La flore de la vie

Caresse la
tige de mon âme.
Plie les
pétales autour de mon ventre.
Souffle le
gaz de mon angoisse.
Embrasse mes
feuilles fragiles.
Protège les
globules de mon tendre bouton.
Nourrit-moi.
Ne me cache pas du soleil.
Cajole-moi
avec des gestes câlines.
Stimule-moi
du sol nouveau.

Tout changera

L'horloge sonne minuit, les chiens gémissent et les esprits sortent pour jouer dans le vent. Pour eux, c'est la réalité de la mort. Les femmes de Wicca, les sorcières, dansent toute nues dans les vagues de leurs rêveries. C'est beau, c'est doux, c'est dûr.

Dans le monde de ma réalité, je suis assise dans un moment de stagnation habillée de ma chemise de nuit rêche buvant du jus de pamplemousse doux-amer avec beaucoup de pulpe, rêvant. Je finis mon jus, mets de côtés mes rêves. Je sors une bouteille de vin rouge, un Bordeaux, du fromage bleu, du pain, du beurre, de l'ail et en mangeant, recommence la douceur de mes pensées et je me promets que demain tout changera.



André Melançon
Church Point, LA

Les écrits d'André Melançon témoignent d'une sensibilité secrète et tendue.

Eve dans le jardin

La femme qui dort avec ses yeux ouverts
est venue de me voir hier. Cheveux longs et noirs,
son corps sa seule qualité qui existe dans le monde physique.
Le café noir nous parlait des anciens
pendant qu'elle m'expliquait toutes les nuances de l'univers
et comment la musique de la vie est trouvée
dans le rythme du coeur d'un *solitary palm tree in Africa.*

Chocolat belge et porto

Le sens d'intoxication
le goût riche comme le chocolat belge,
stimulation intense, le feu de la passion
saveur le chocolat avec les mains, les yeux
jusqu'à…

J'ouvre ein aut' boutille de porto
foncé, doux velours, textures
la symphonie d'*ecstasy*
sa *tongue* le *conductor*
l'essence de la vie *tingling*
dans les doigts,
dans ses livres.
L'énergie de l'univers
danse dans bouche avec
stiff, concrete rhythms
comme le mètre du poète,
homme du passé qui
crée le futur.
La goblet plein,
sa bouche explose avec le bouquet
du porto, 1976
bonne année.

ein jour chaud en décembre

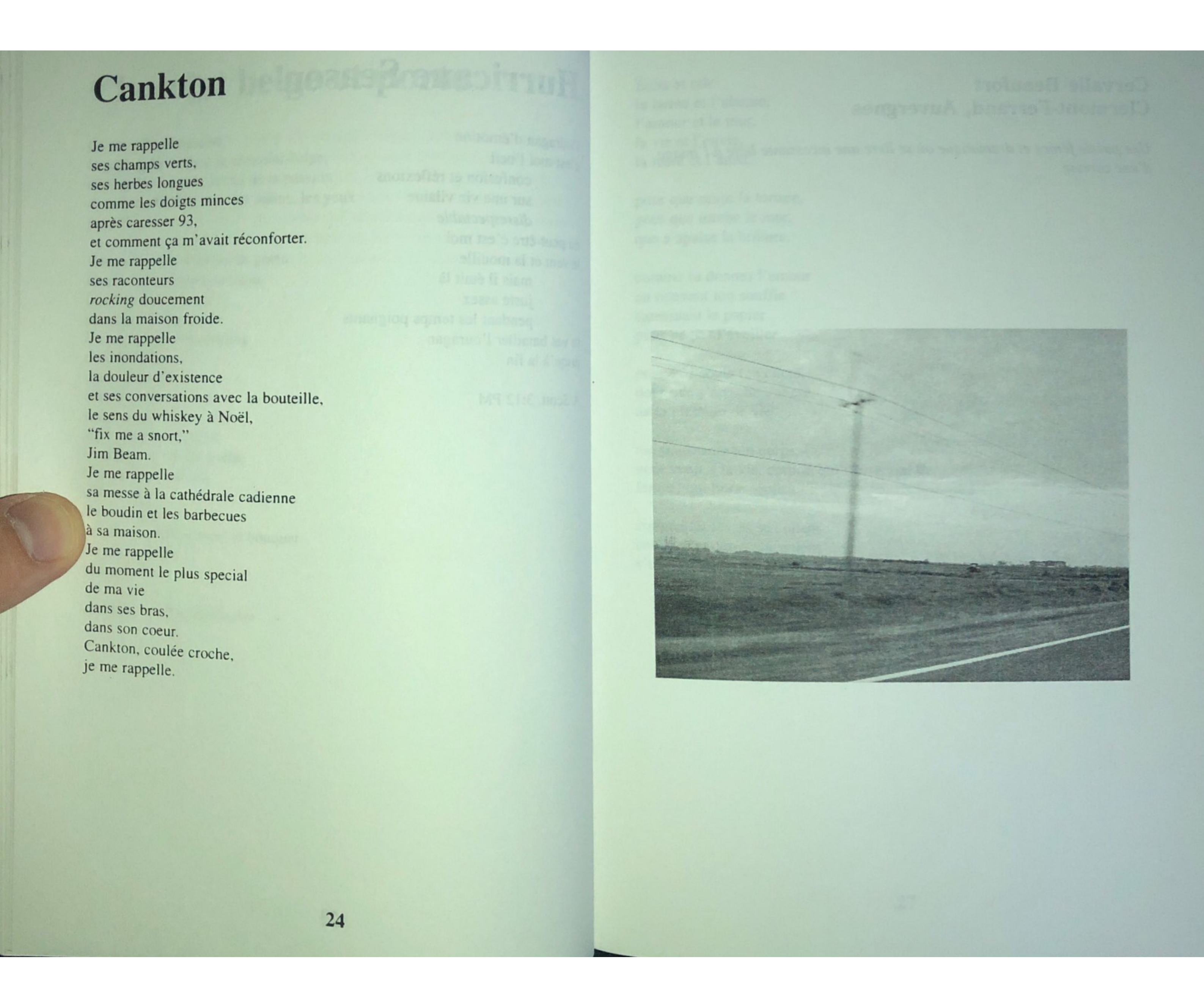
Hurricane Season

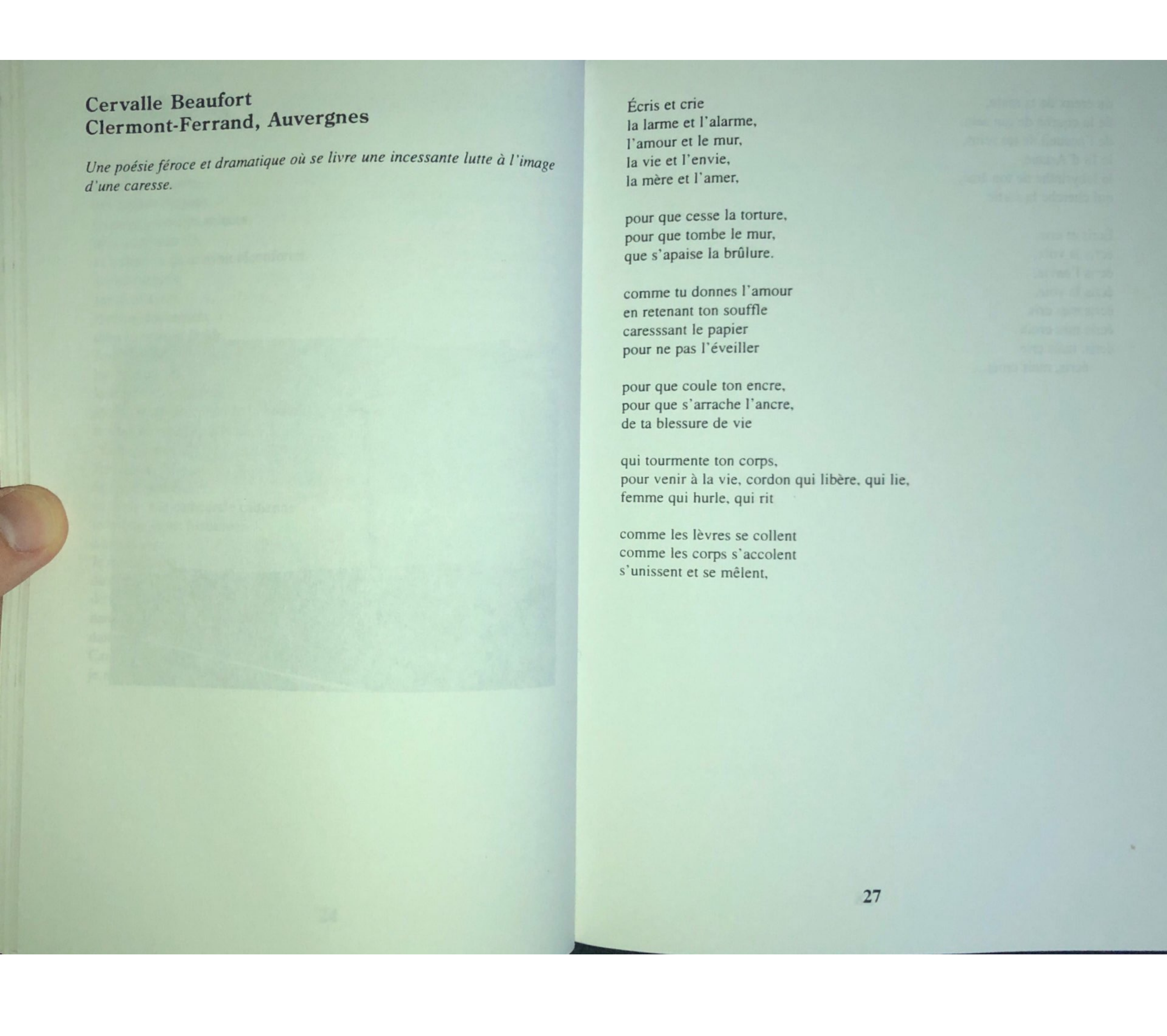
l'ouragan d'émotion
c'est moi l'oeil
confusion et réflexions
sur une vie vilaine
disrespectable
ou peut-être c'est moi
le vent et la mouille
mais il était là
juste assez
pendant les temps poignants
tu vas batailler l'ouragan
jusqu'à la fin

À Scott, 3:12 PM

Cankton

Je me rappelle
ses champs verts,
ses herbes longues
comme les doigts minces
après caresser 93,
et comment ça m'avait réconforter.
Je me rappelle
ses raconteurs
rocking doucement
dans la maison froide.
Je me rappelle
les inondations,
la douleur d'existence
et ses conversations avec la bouteille,
le sens du whiskey à Noël,
"fix me a snort,"
Jim Beam.
Je me rappelle
sa messe à la cathédrale cadienne
le boudin et les barbecues
à sa maison.
Je me rappelle
du moment le plus special
de ma vie
dans ses bras,
dans son coeur.
Cankton, coulée croche,
je me rappelle.





Cervalle Beaufort
Clermont-Ferrand, Auvergnes

Une poésie féroce et dramatique où se livre une incessante lutte à l'image d'une caresse.

Écris et crie
la larme et l'alarme,
l'amour et le mur,
la vie et l'envie,
la mère et l'amer,

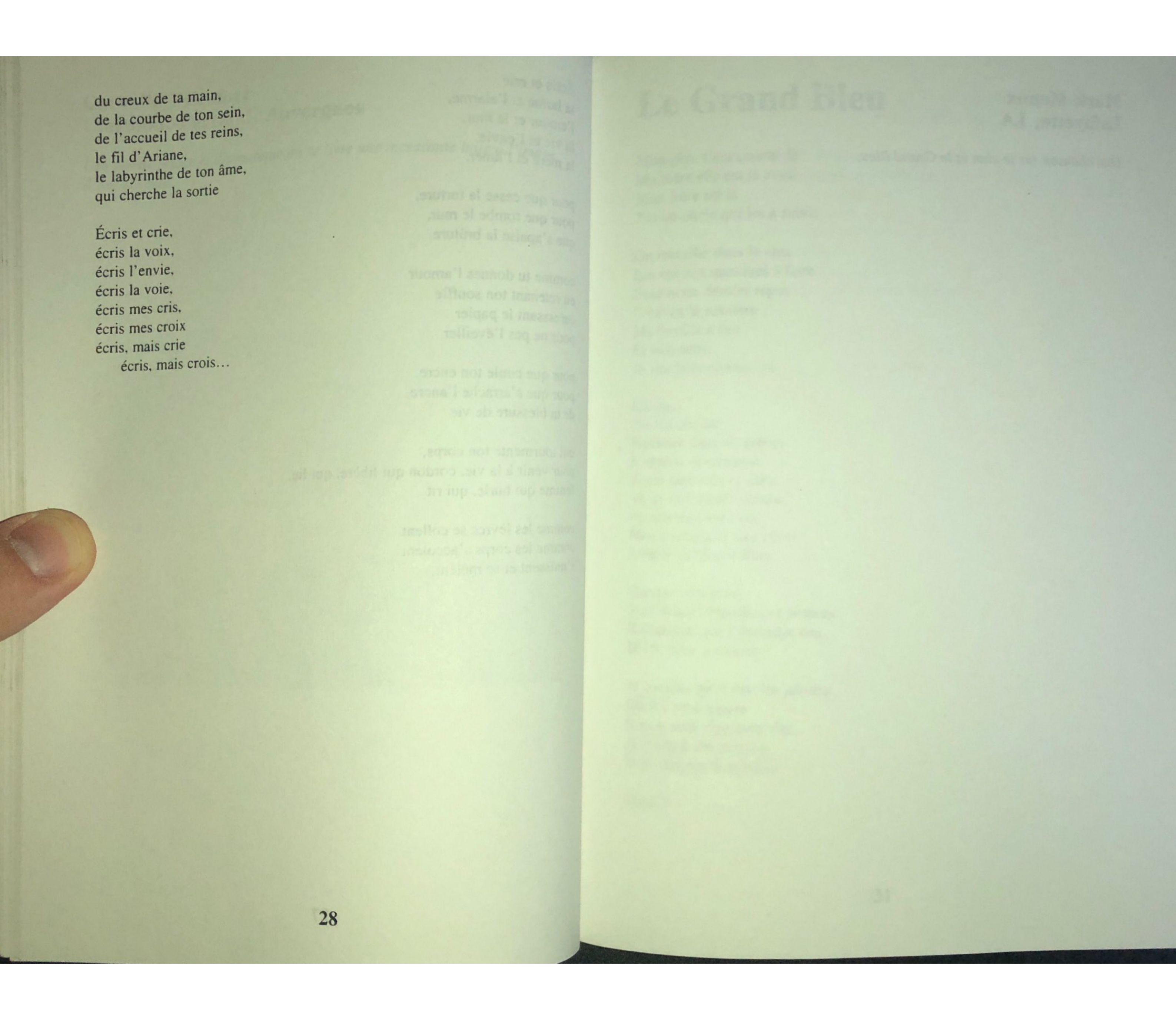
pour que cesse la torture,
pour que tombe le mur,
que s'apaise la brûlure.

comme tu donnes l'amour
en retenant ton souffle
caresssant le papier
pour ne pas l'éveiller

pour que coule ton encre,
pour que s'arrache l'ancre,
de ta blessure de vie

qui tourmente ton corps,
pour venir à la vie, cordon qui libère, qui lie,
femme qui hurle, qui rit

comme les lèvres se collent
comme les corps s'accolent
s'unissent et se mêlent,



du creux de ta main,
de la courbe de ton sein,
de l'accueil de tes reins,
le fil d'Ariane,
le labyrinthe de ton âme,
qui cherche la sortie

Écris et crie,
écris la voix,
écris l'envie,
écris la voie,
écris mes cris,
écris mes croix
écris, mais crie
    écris, mais crois…

Mark Meaux
Lafayette, LA

Une chanson sur le clan et le Grand Bleu.

Le Grand Bleu

Mon père s'est couché là
Ma mère elle est là aussi
Mon frère est là
J'ai un oncle qui les a suivis

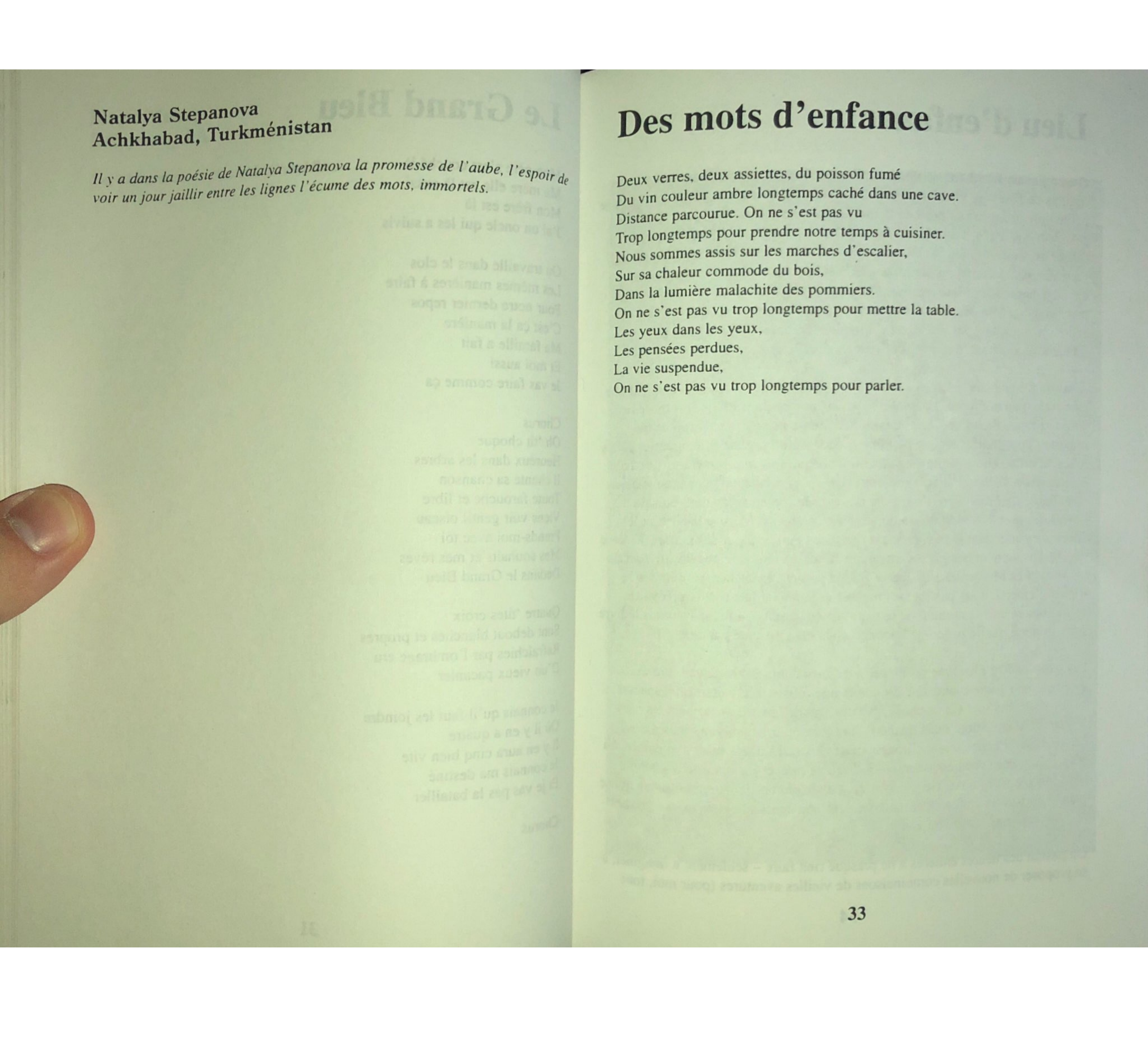
On travaille dans le clos
Les mêmes manières à faire
Pour notre dernier repos
C'est ça la manière
Ma famille a fait
Et moi aussi
Je vas faire comme ça

Chorus
Oh 'tit choque
Heureux dans les arbres
Il chante sa chanson
Toute farouche et libre
Viens voir gentil oiseau
Prends-moi avec toi
Mes souhaits et mes rêves
Dedans le Grand Bleu

Quatre 'tites croix
Sont debout blanches et propres
Rafraîchies par l'ombrage cru
D'un vieux pacanier

Je connais qu'il faut les joindre
Où il y en a quatre
Il y en aura cinq bien vite
Je connais ma destiné
Et je vas pas la batailler

Chorus



Natalya Stepanova
Achkhabad, Turkménistan

Il y a dans la poésie de Natalya Stepanova la promesse de l'aube, l'espoir de voir un jour jaillir entre les lignes l'écume des mots, immortels.

Des mots d'enfance

Deux verres, deux assiettes, du poisson fumé
Du vin couleur ambre longtemps caché dans une cave.
Distance parcourue. On ne s'est pas vu
Trop longtemps pour prendre notre temps à cuisiner.
Nous sommes assis sur les marches d'escalier,
Sur sa chaleur commode du bois,
Dans la lumière malachite des pommiers.
On ne s'est pas vu trop longtemps pour mettre la table.
Les yeux dans les yeux,
Les pensées perdues,
La vie suspendue,
On ne s'est pas vu trop longtemps pour parler.

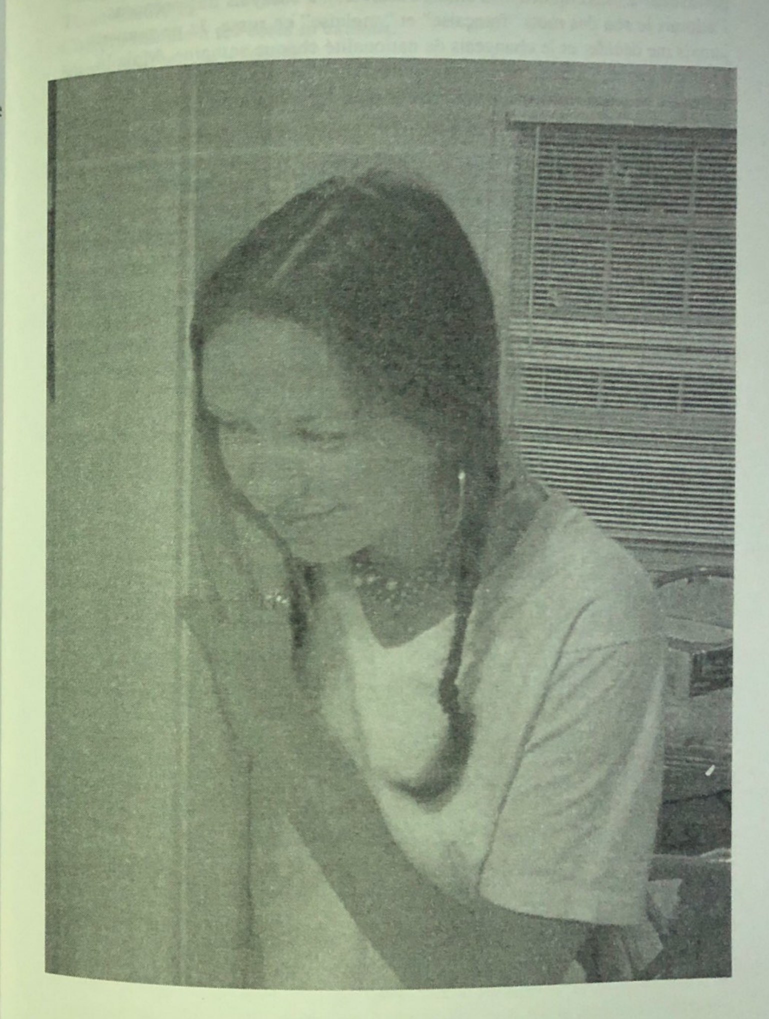
Lieu d'enfance

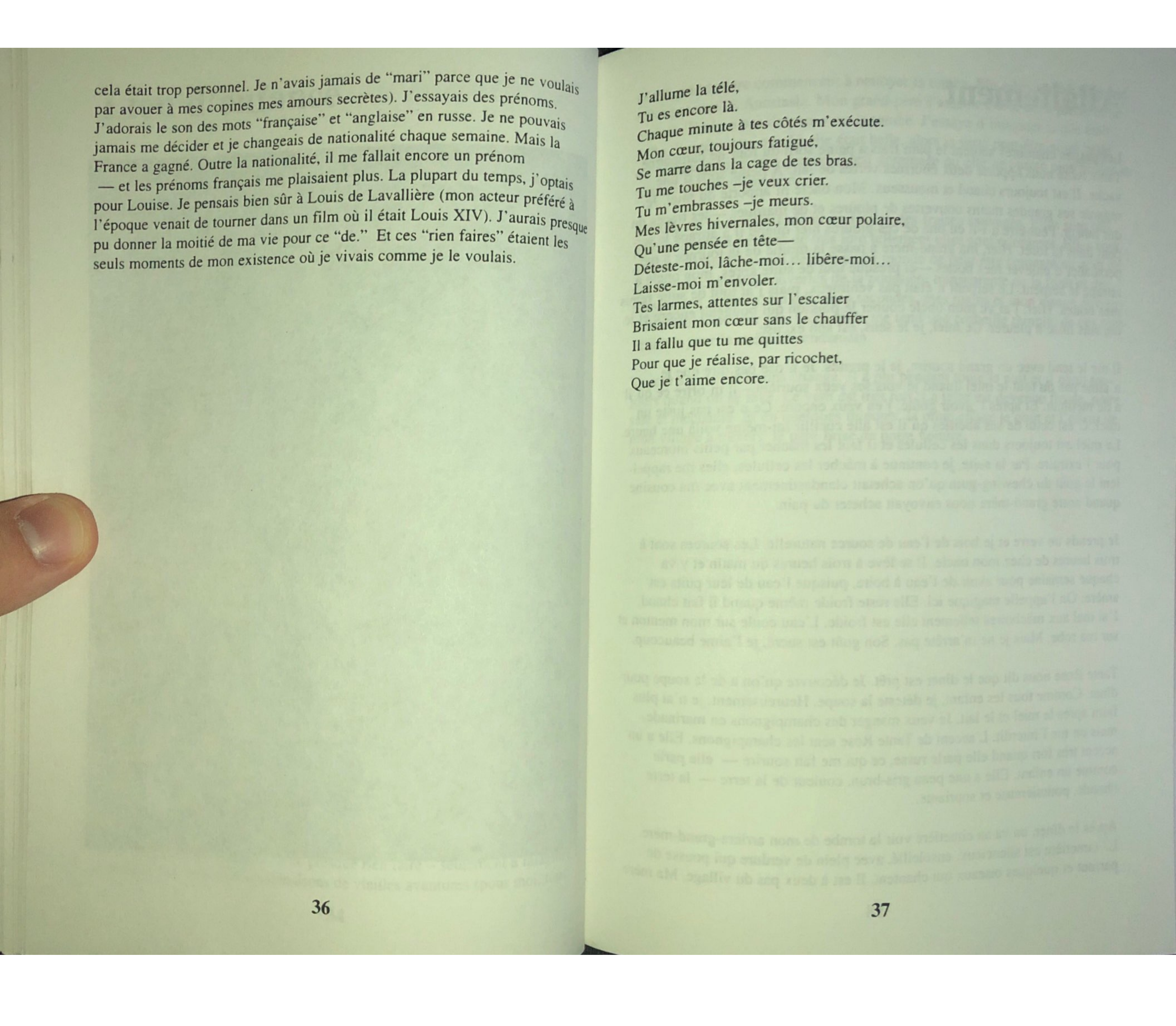
Quand j'avais 10-13 ans, je vivais en France. Rien d'extraordinaire, il y a des milliers de filles qui vivent en France. Le problème c'est que je vivais dans une petite ville turkmène au bord de la mer Caspienne. Alors, la France, je ne sais pas. Peut-être à cause de "Salut" de Joe Dassin, que j'ai vu deux amants chantonner dans un film. Ou juste un désir de savoir comment ma mère savait toujours distinguer quand on parlait anglais ou français. Ou, très probablement, c'était à cause des mousquetaires. Quand j'ai lu Dumas pour la première fois, je ne savais même pas que c'était une traduction en russe. Et dès que je l'ai appris, je n'arrêtais pas d'essayer d'imaginer comment D'Artagnan parlait français, en répétant, très mal, des paroles de "Salut."

Ainsi, je fréquentais le Louvre et je voyais les mousquetaires plus souvent que mes amis (peu nombreux) d'école. Je vivais non seulement en France, mais dans la France du XIXe siècle. Ou du XVIIIe, je ne savais pas trop ce qui importait pour moi, c'est que c'était l'époque où on portait de longues et belles robes. C'est ce que je portais chaque nuit chaque fois que j'ouvrais "Les Trois Mousquetaires." Il y avait encore une raison plus prosaïque pour mon attachement particulier à ce livre. Je n'étais pas censée lire en mangeant, puisque j'avais des problèmes de vision depuis l'âge de 5 ans. Mais je lisais tout le temps – en attendant le bus, pendant des cours ennuyeux et des pauses. Et je ne voulais absolument pas gâcher une demi-heure entière à ne pas lire. Je prenais toujours "Les Mousquetaires" parce que je pouvais le cacher très vite sur le frigo si j'entendais les pas de mes parents et je ne perdais pas de précieuses secondes à retenir le numéro de la page – mes parents partis, je rouvrais le livre sur n'importe quelle page – je le connaissais déjà presque par cœur.

Les week-ends, j'allais me promener avec mes copines. On devait être un trio assez mignon – une brune, une blonde et une rousse. Là, c'était mon spectacle, mon monde, ma vie! On se choisissait des "maris" parmi les acteurs les plus mignons (Alain Delon, mais quand il était jeune, ou Kharatyan, mais dans un certain film). Et ensuite, on s'imaginait des histoires d'amour et d'aventure. La plupart des idées venaient de moi – je lisais le plus et j'avais trop d'imagination. Mais je n'ai jamais été une actrice, j'étais plutôt le metteur en scène qui se prenait parfois un petit rôle secondaire dans son spectacle juste pour s'amuser. Et pourtant, je rêvais d'être actrice.

On passait des heures entières à ne presque rien faire – seulement à imaginer, à se proposer de nouvelles combinaisons de vieilles aventures (pour moi, tout





cela était trop personnel. Je n'avais jamais de "mari" parce que je ne voulais par avouer à mes copines mes amours secrètes). J'essayais des prénoms. J'adorais le son des mots "française" et "anglaise" en russe. Je ne pouvais jamais me décider et je changeais de nationalité chaque semaine. Mais la France a gagné. Outre la nationalité, il me fallait encore un prénom — et les prénoms français me plaisaient plus. La plupart du temps, j'optais pour Louise. Je pensais bien sûr à Louis de Lavallière (mon acteur préféré à l'époque venait de tourner dans un film où il était Louis XIV). J'aurais presque pu donner la moitié de ma vie pour ce "de." Et ces "rien faires" étaient les seuls moments de mon existence où je vivais comme je le voulais.

J'allume la télé,
Tu es encore là.
Chaque minute à tes côtés m'exécute.
Mon cœur, toujours fatigué,
Se marre dans la cage de tes bras.
Tu me touches –je veux crier.
Tu m'embrasses –je meurs.
Mes lèvres hivernales, mon cœur polaire,
Qu'une pensée en tête—
Déteste-moi, lâche-moi… libère-moi…
Laisse-moi m'envoler.
Tes larmes, attentes sur l'escalier
Brisaient mon cœur sans le chauffer
Il a fallu que tu me quittes
Pour que je réalise, par ricochet,
Que je t'aime encore.

Allaitement

Les petites chambres sentent le pain frais à peine sorti du four de campagne. Tante Rose nous apporte deux énormes verres de lait. À peine sorti d'une vache. Il est toujours chaud et mousseux. Mon oncle m'apporte du miel. Je regarde ses grandes mains couvertes de piqûres et de marques —les traces du dur labeur. Peut-être a-t-il eu une de ces piqûres hier quand il a attrapé le serpent dans la forêt. Hier, ma grand-mère a passé la moitié de la journée à me persuader d'enlever mes bottes —et presque tout de suite après, mon oncle a attrapé le serpent. Le serpent n'était pas venimeux, mais j'ai tout de suite remis mes bottes. Hier, j'ai vu mon oncle couper le poisson qui bougeait encore et je me suis mise à pleurer. Ce miel, je le sens, est son excuse.

Il me le tend avec un grand sourire, je le prends. Je n'ose pas dire que je n'aime pas du tout le miel quand je vois ses yeux souriant – il m'offre ce qu'il a de meilleur. Et après l' avoir goûté, j'en veux encore. Ce n'est pas juste un miel. C'est celui de ses abeilles qu'il est allé cueillir lui-même voilà une heure. Le miel est toujours dans les cellules et il faut les mâcher par petits morceaux pour l'extraire. Par la suite, je continue à mâcher les cellules, elles me rappellent le goût du chewing-gum qu'on achetait clandestinement avec ma cousine quand notre grand-mère nous envoyait acheter du pain.

Je prends un verre et je bois de l'eau de source naturelle. Les sources sont à trois heures de chez mon oncle. Il se lève à trois heures du matin et y va chaque semaine pour avoir de l'eau à boire, puisque l'eau de leur puits est amère. On l'appelle magique ici. Elle reste froide même quand il fait chaud. J'ai mal aux mâchoires tellement elle est froide. L'eau coule sur mon menton et sur ma robe. Mais je ne m'arrête pas. Son goût est sucré, je l'aime beaucoup.

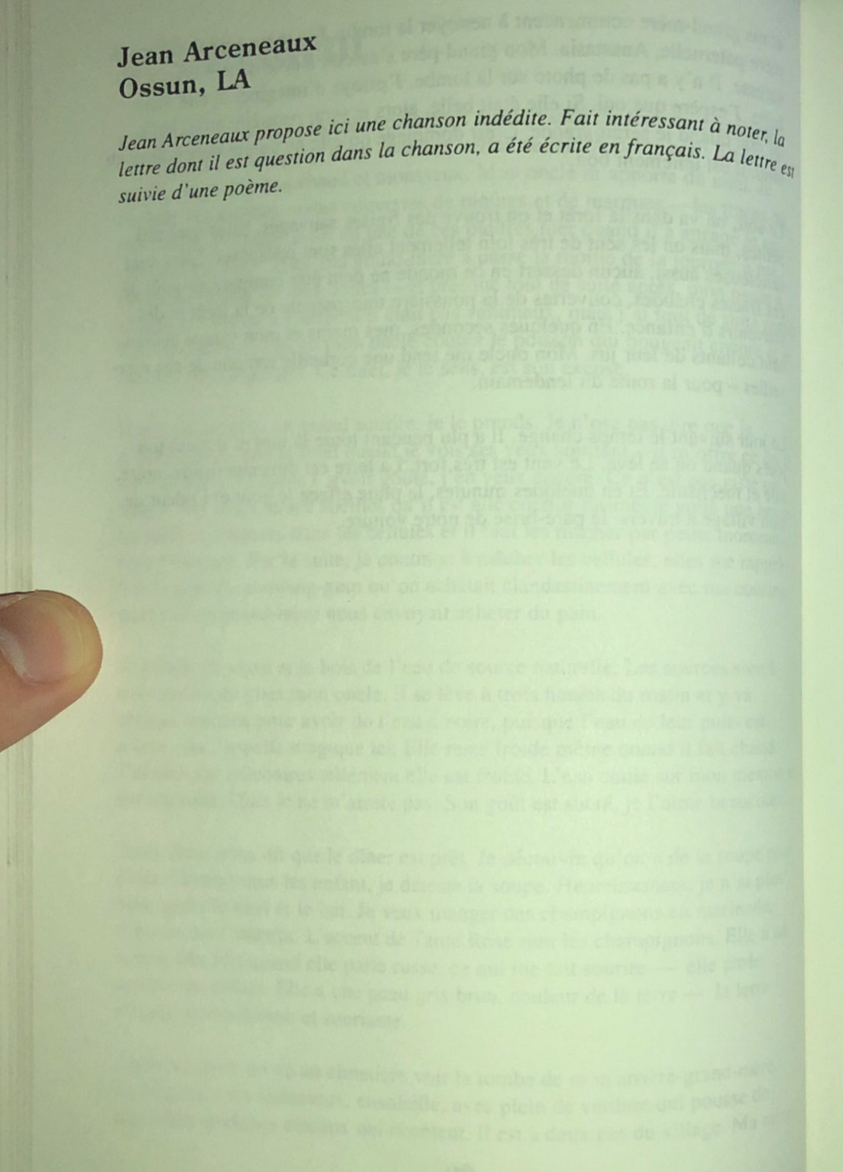
Tante Rose nous dit que le dîner est prêt. Je découvre qu'on a de la soupe pour dîner. Comme tous les enfant, je déteste la soupe. Heureusement, je n'ai plus faim après le miel et le lait. Je veux manger des champignons en marinade, mais on me l'interdit. L'accent de Tante Rose sent les champignons. Elle a un accent très fort quand elle parle russe, ce qui me fait sourire — elle parle comme un enfant. Elle a une peau gris-brun, couleur de la terre — la terre chaude, poussiéreuse et souriante.

Après le dîner, on va au cimetière voir la tombe de mon arrière-grand-mère. Le cimetière est silencieux, ensoleillé, avec plein de verdure qui pousse de partout et quelques oiseaux qui chantent. Il est à deux pas du village. Ma mère

et ma grand-mère commencent à nettoyer la tombe. Ma mère adorait sa grand-mère paternelle, Anastasia. Mon grand-père s'asseoit à côté de la pierre et la caresse. Il n'y a pas de photo sur la tombe. J'essaye d'imaginer si elle était belle. J'espère que oui. Si elle était belle, alors je serai peut-être aussi belle qu'elle quand je serait grande. C'est dommage qu'elle ne puisse plus goûter au miel, il est tellement bon.

Le soir, on va dans la forêt et on trouve des fraises sauvages. Elles sont très petites, mais on les sent de très loin tellement elles sont odorantes. Elles sont délicieuses aussi, aucun dessert en ce monde ne peut être comparé au goût de ces fraises chaudes, couvertes de la poussière transparente de la forêt et des souvenirs d'enfance. En quelques secondes, mes mains et mon visage deviennent collants de leur jus. Mon oncle me tend une corbeille remplie de ces merveilles – pour la route du lendemain.

Le jour suivant le temps change. Il a plu pendant toute la nuit et il pleut toujours quand on se lève. Le vent est très fort. La terre est devenue froide, noire, sale et méchante. Et en quelques minutes, la pluie efface le goût et l'odeur de mon village à travers le pare-brise de notre voiture.



Jean Arceneaux
Ossun, LA

Jean Arceneaux propose ici une chanson indédite. Fait intéressant à noter, la lettre dont il est question dans la chanson, a été écrite en français. La lettre est suivie d'une poème.

La lettre que tu m'a laissée

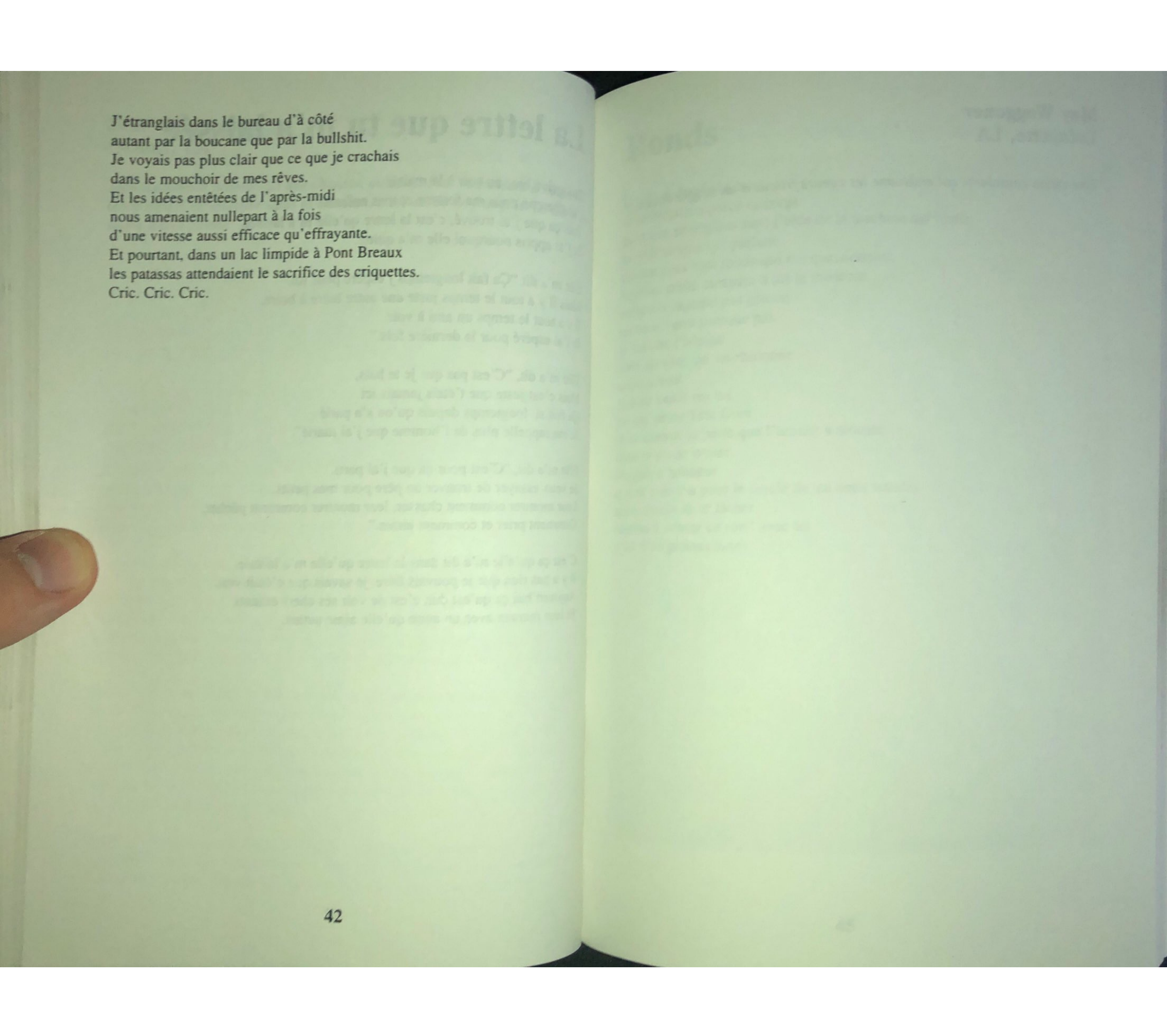
J'ai arrivé hier au soir à la maison
J'ai cherché pour ma femme et mes enfants.
Tout ça que j'ai trouvé, c'est la lettre qu'elle m'a laissée.
Et j'ai appris pourquoi elle m'a quitté.

Elle m'a dit "Ça fait longtemps j'espère pour toi,
Mais il y a tout le temps juste une autre bière à boire,
Il y a tout le temps un ami à voir.
Je t'ai espéré pour la dernière fois."

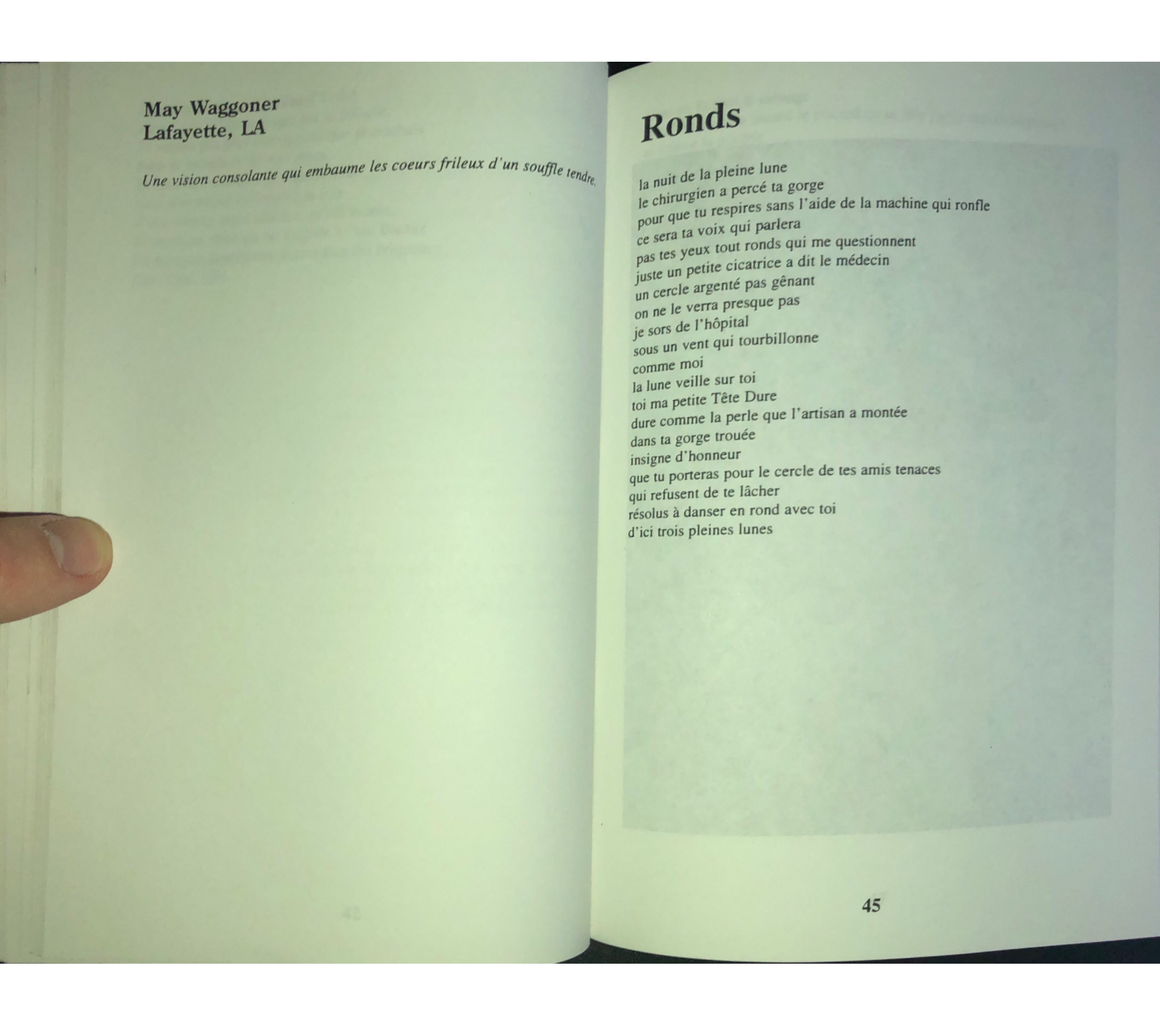
Elle m'a dit, "C'est pas que je te haïs,
Mais c'est juste que t'étais jamais ici.
Ça fait si longtemps depuis qu'on s'a parlé
Je me rappelle plus de l'homme que j'ai marié".

Elle m'a dit, "C'est pour ça que j'ai parti.
Je veux essayer de trouver un père pour mes petits,
Leur montrer comment chasser, leur montrer comment pêcher,
Comment prier et comment aimer."

C'est ça qu'elle m'a dit dans la lettre qu'elle m'a laissée.
Il y a pas rien que je pouvais faire, je savais que c'était vrai.
Aujourd'hui ça qu'est dur, c'est de voir ses chers enfants
Et leur maman avec un autre qu'elle aime autant.



J'étranglais dans le bureau d'à côté
autant par la boucane que par la bullshit.
Je voyais pas plus clair que ce que je crachais
dans le mouchoir de mes rêves.
Et les idées entêtées de l'après-midi
nous amenaient nullepart à la fois
d'une vitesse aussi efficace qu'effrayante.
Et pourtant, dans un lac limpide à Pont Breaux
les patassas attendaient le sacrifice des criquettes.
Cric. Cric. Cric.

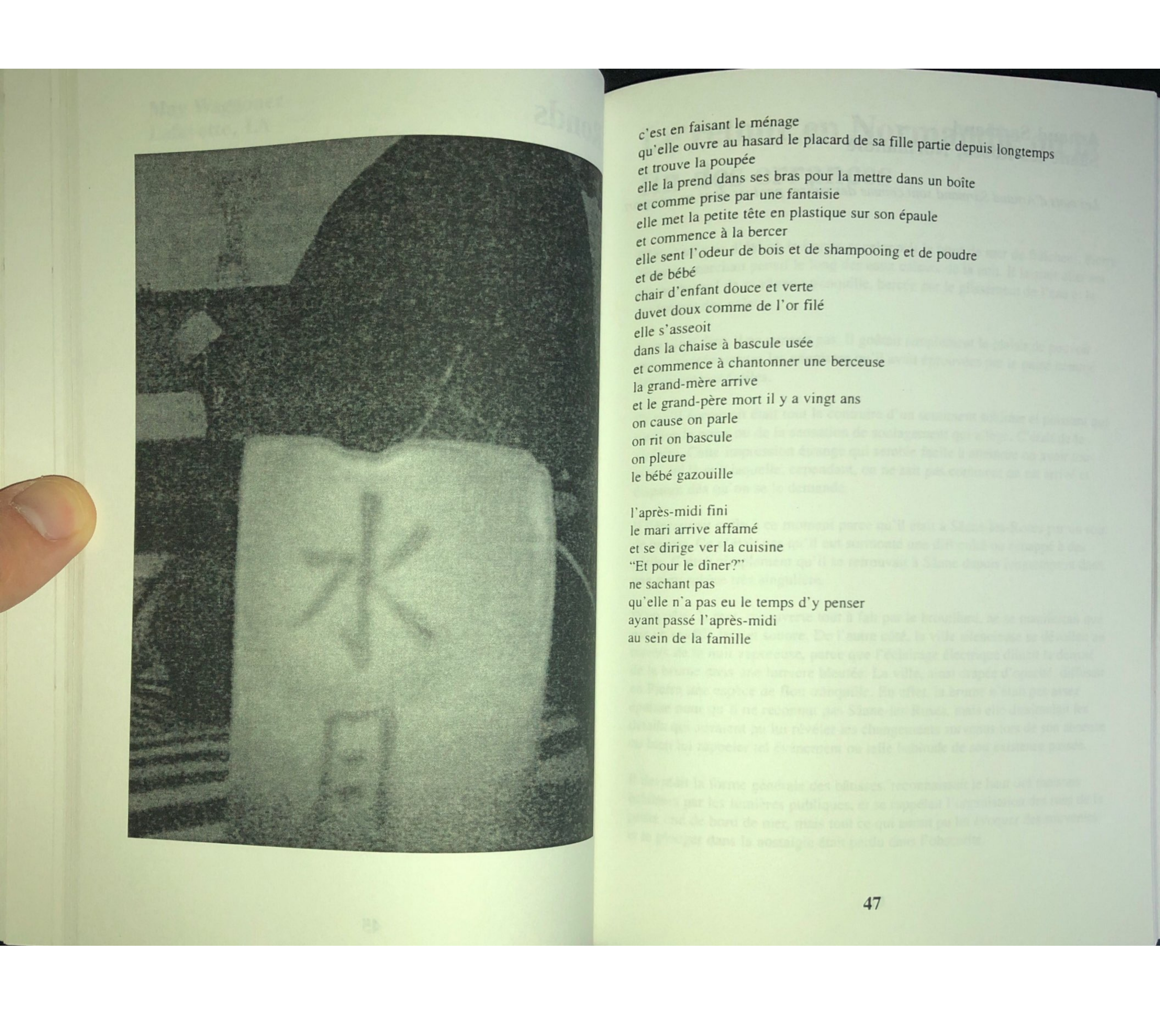


May Waggoner
Lafayette, LA

Une vision consolante qui embaume les coeurs frileux d'un souffle tendre.

Ronds

la nuit de la pleine lune
le chirurgien a percé ta gorge
pour que tu respires sans l'aide de la machine qui ronfle
ce sera ta voix qui parlera
pas tes yeux tout ronds qui me questionnent
juste un petite cicatrice a dit le médecin
un cercle argenté pas gênant
on ne le verra presque pas
je sors de l'hôpital
sous un vent qui tourbillonne
comme moi
la lune veille sur toi
toi ma petite Tête Dure
dure comme la perle que l'artisan a montée
dans ta gorge trouée
insigne d'honneur
que tu porteras pour le cercle de tes amis tenaces
qui refusent de te lâcher
résolus à danser en rond avec toi
d'ici trois pleines lunes



c'est en faisant le ménage
qu'elle ouvre au hasard le placard de sa fille partie depuis longtemps
et trouve la poupée
elle la prend dans ses bras pour la mettre dans un boîte
et comme prise par une fantaisie
elle met la petite tête en plastique sur son épaule
et commence à la bercer
elle sent l'odeur de bois et de shampooing et de poudre
et de bébé
chair d'enfant douce et verte
duvet doux comme de l'or filé
elle s'asseoit
dans la chaise à bascule usée
et commence à chantonner une berceuse
la grand-mère arrive
et le grand-père mort il y a vingt ans
on cause on parle
on rit on bascule
on pleure
le bébé gazouille

l'après-midi fini
le mari arrive affamé
et se dirige ver la cuisine
"Et pour le dîner?"
ne sachant pas
qu'elle n'a pas eu le temps d'y penser
ayant passé l'après-midi
au sein de la famille

Arnaud Sarmand
Sâane-les-Roses, Normandie

Les mots d'Arnaud Sarmand sont comme des valises perdues dans un aéroport.

Le retour en Normandie ou la fin des errances

C'était un soir d'été où la brume enveloppait le bord de mer de fraîcheur. Pierre Varenge marchait pensif le long des eaux calmes de la nuit. Il laissait aller ses pas au hasard de sa rêverie tranquille, bercée par le glissement de l'eau et le roulement des galets.

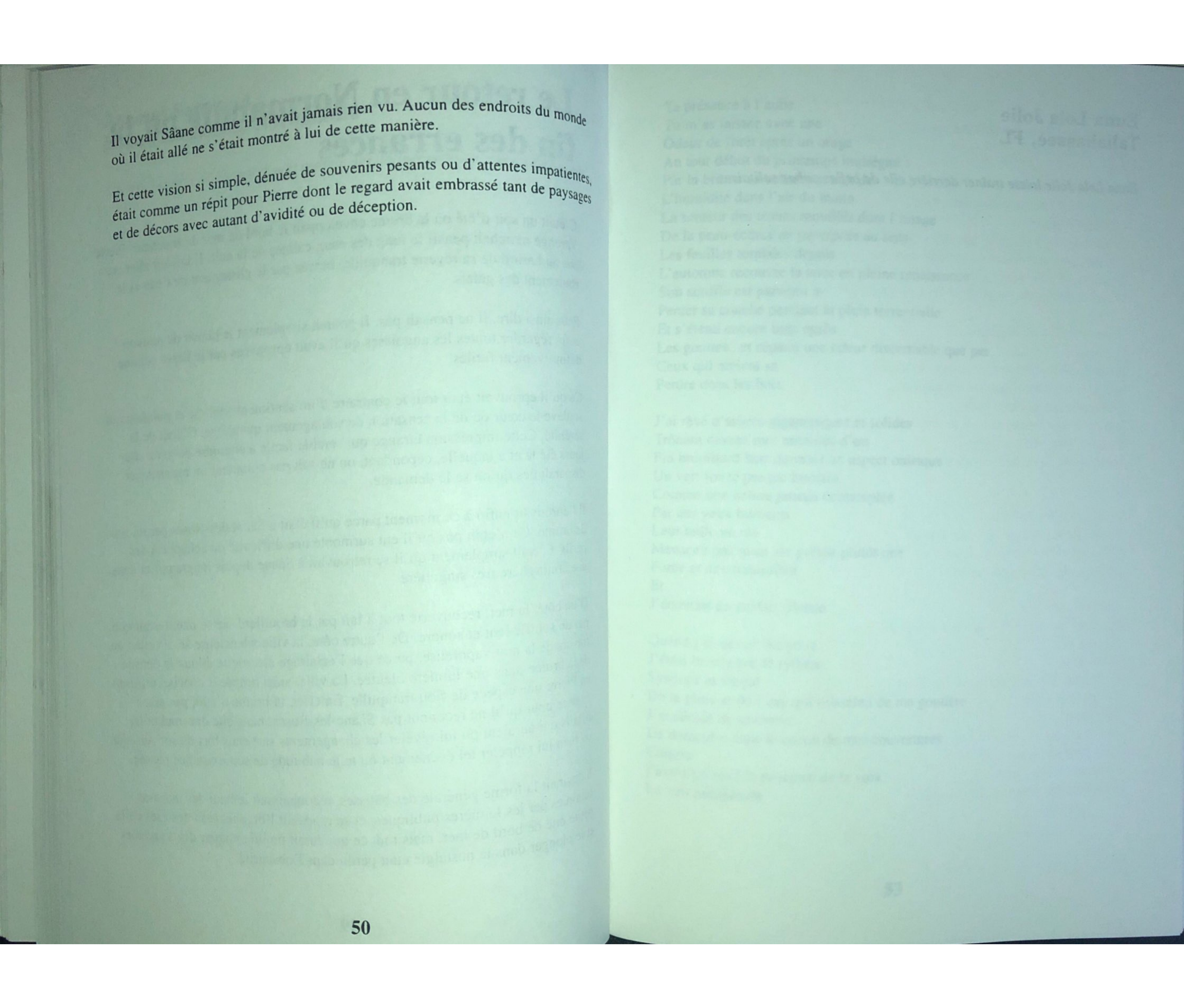
Pour ainsi dire, il ne pensait pas. Il goûtait simplement le plaisir de pouvoir enfin regarder toutes les angoisses qu'il avait éprouvées par le passé comme définitivement futiles.

Ce qu'il éprouvait était tout le contraire d'un sentiment sublime et puissant qui soulève le cœur ou de la sensation de soulagement qui allège. C'était de la sérénité. Cette impression étrange qui semble facile à atteindre ou avoir toujours été là et à laquelle, cependant, on ne sait pas comment on est arrivé et disparaît dès qu'on se le demande.

Il l'éprouvait enfin à ce moment parce qu'il était à Sâane-les-Roses par un soir de brume. Ce n'était pas qu'il eut surmonté une difficulté ou échappé à des périls. C'était simplement qu'il se retrouvait à Sâane depuis longtemps et dans une atmosphère très singulière.

D'un côté, la mer, recouverte tout à fait par le brouillard, ne se manifestait que par un souffle lent et sonore. De l'autre côté, la ville silencieuse se dévoilait au travers de la nuit vaporeuse, parce que l'éclairage électrique diluait la densité de la brume dans une lumière bleutée. La ville, ainsi drapée d'opacité, diffusait en Pierre une espèce de flou tranquille. En effet, la brume n'était pas assez épaisse pour qu'il ne reconnut pas Sâane-les-Roses, mais elle dissimulait les détails qui auraient pu lui révéler les changements survenus lors de son absence ou bien lui rappeler tel événement ou telle habitude de son existence passée.

Il devinait la forme générale des bâtisses, reconnaissait le haut des maisons éclairées par les lumières publiques, et se rappelait l'organisation des rues de la petite cité de bord de mer, mais tout ce qui aurait pu lui évoquer des souvenirs et le plonger dans la nostalgie était perdu dans l'obscurité.



Il voyait Sâane comme il n'avait jamais rien vu. Aucun des endroits du monde où il était allé ne s'était montré à lui de cette manière.

Et cette vision si simple, dénuée de souvenirs pesants ou d'attentes impatientes, était comme un répit pour Pierre dont le regard avait embrassé tant de paysages et de décors avec autant d'avidité ou de déception.

Euna Lola Jolie
Tallahassee, FL

Euna Lola Jolie laisse traîner derrière elle de belles aubes solitaires.

Ta présence à l'aube
Tu m'as laissée avec une
Odeur de forêt après un orage
Au tout début du printemps imprégné
Par la brume sa substance naît de
L'humidité dans l'air du matin
La senteur des troncs mouillés dont l'image
De la peau-écorce se superpose au sens
Les feuilles tombées depuis
L'automne recouvre la terre en pleine renaissance
Son souffle est parvenu à
Percer sa couche pendant la pluie torrentielle
Et s'étend encore bien après
Les gouttes...et répand une odeur discernable que par
Ceux qui aiment se
Perdre dans les bois

J'ai rêvé d'arbres gigantesques et solides
Trônant devant moi entourés d'un
Fin brouillard leur donnant un aspect onirique
Un vert foncé preque humain
Comme une nature jamais contemplée
Par des yeux humains
Leur taille ne me
Menaçait pas mais me prêtait plutôt une
Force et une tranquilité
Et
J'écoutais un parfait silence

Quand j'ai ouvert les yeux
J'étais bercée par le rythme
Syncopé et inégal
De la pluie et de l'eau qui ruisselait de ma goutière
J'ai décidé de savourer
De demeurer dans le cocon de mes couvertures
Comme
j'avais savouré la présence de ta voix
La nuit précédente

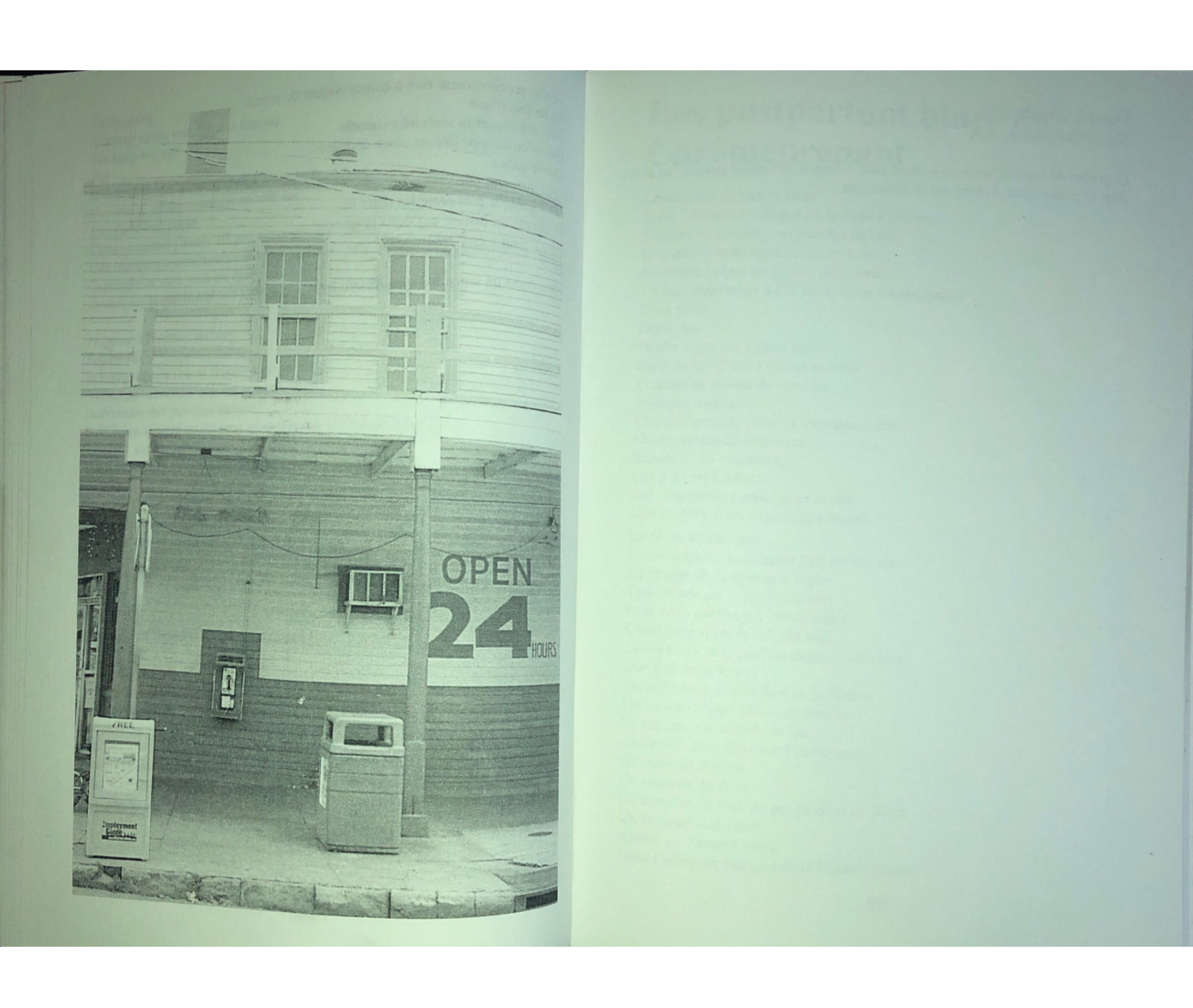
Tranquilité
Comme après une intense fatigue
Un long voyage
J'ai
L'impression d'avoir grandi d'un pouce
Comme si je me mesurais encore sur
La raie d'une porte
Comme quand j'avais 10 ans alors que ma hauteur
Ces marques ascendantes sur cette verticale m'assuraient une ascension
Graduelle et sûre vers un état privilégié
Goûter enfin au délice du flou, de l'incertain et l'indéfinissable

Je pense à Natalie Sarraute
Repousser
la logique préscrite et flotter dans le vague
Autant par les mots que les mouvements
Intérieures des pensées encore
Indéfinies qui créent en moi le sentiment d'ailes de papillons
Évoquer sans vouloir figer
Voici ce que tu m'inspires ce soir

Ce soir
Je remplace les prénoms
Par les sensations qu'ils évoqueraient
S'ils étaient des noms de fleurs
D'une région très particulière

Ce soir
Ton nom me rappelle l'odeur d'une plage
Un vent salé
Vivifiant
Provenant des pays nordiques et qui fait
Rougir mes joues
Fait parvenir à
Moi une voix qui pourtant ne connaît pas cette plage
Mes premiers souvenirs
Je ne sais pas pourquoi
Peut être lors d'une vie déjà vécue

Je n'ai probablement rien à communiquer de précis
Ni de spécifique
Sauf d'évoquer la sérénité enivrante
Qui m'enveloppe depuis notre dernière
Conversation
Sans queue ni tête
Mais quelque part entre les deux je
M'attarde un instant et j'écris pour voir
Ce qui peut y être créé
Et
Faire durer un tant soit peu l'instant où tu es présent par ton absence


OPEN
24
HOURS
FREE

David Cheramie
New Orleans, LA

Le poème de David Cheramie se fond dans les yeux du lecteur comme un avion dans le calme infini du petit matin somnolant.

Les postpartum blues de Carêmeprenant

Lendemain de Mardi Gras
Dans l'aéroport bilingue de la Nueva Orleans
Colliers en plastique et gueules de bois
Néo-punks avec cartes d'excès à bord
Étudiants belges de l'ULB retournent
De leur pèlerinage à Fat Harry's sur Saint-Charles
Been there
Done that
Et elle a got the T-shirt aussi
Pluie de fin d'hiver qui va et vient
Comme un rhume de cerveau
Voyages, voyages
Changements de porte, d'embarquement
Changements de continent
Rechange de vêtements
Car il a neigé à Paris
Les téléphones portables se livrent
Une bataille d'originalité de tonalité
La 5e de Beethoven
L'ouverture de Guillaume Tell de Rossini
La charge de la cavalerie légère
Tant de pompe et circonstance
Pour dire que ton vol est en retard
Comme on ne le savait pas déjà
La voix humaine portera toujours plus loin
Que nos défaillances
On n'est plus jamais loin de la maison
On ne quitte plus jamais la maison
La maison, on la porte en soi
Autrefois, pour traverser l'Atlantique
On mourait d'envie
On mourait de faim
On mourait de soif, de gangrène et de fièvre
On mourait tout court
Asteur, on meurt d'ennui
Dans l'aéroport bilingue de la Nueva Orleans

Kirby Jambon
Lafourche Parish, LA

Les poèmes de Kirby Jambon sont de petites violences cadiennes qui éclatent comme des feux de broussailles.

À notre santé au fond d'hiver

Le matin en se levant
on boit un coup...
c'est pour penser...
c'est pour passer le temps
c'est pour chercher...

On cherche l'agrément
en passant la quête
devant chaque personne
qui traverse notre chemin
devant chaque idée
qui traverse,
qui tracasse,
qui soulage notre idée.

On cherche le bonheur
en travaillant
en dansant
en faisant l'amour
en faisant et en élevant des enfants
dans la famille et dans l'amitié
dans les grains de notre chapelet
au fond de la bouteille
au fin fi fond de l'âme.

On cherche d'être heureux
d'être content
comme si
c'est ça
on est né
pour être.

La rinçure on la boit pas!

Réflexions à la veille des élections

Homme, un homme vote,
parce que si tu veux le droit de vote,
il faut que tu te plaignes.
Choisis le mal de deux moindres,
au moins,
ou vote pour entrer
le sortant
pour un changement.

Un changement à changer.
L'échange dans la poche, les billets et la monnaie.
Se remplir ses poches
des *fat cats*, des gros chiens,
qui servent l'intérêt des éspèces pareilles
à qui ils s'intéressent
à force de l'intérêt, qu'ils font en étant contre,
contre l'intérêt du monde qui, pour eux, compte pas,
au dessus ils dansent leur deux-pas,
à qui ils fouttent un coup de pied,
dans les reins, dans le tchu,
donc un contrecoup,
ça paie,
un *kickback, Jack.*
Le nouveau boss est *back again.*
Crapped out, crap in.
La vie, c'est *the way it is, that's just*
le monde, qui ainsi va, ainsi soit-il,
soit ça
ou soit moi et mon appétit
ou mon apathie
qui m'implique dans les affaires
autre que les affaires
d'état.

J'affirme que j'ai des objections.
J'ai envie d'élever mes objections
à l'état de mes affaires
dans l'état où j'étais élevé.
What person can one difference make!
Pourtant, la force fait l'union
par la force du nombre
important.

L'importance des nombres,
des chiffres, nombreux.
Milliers de dépenses.
Millions d'offenses.
Milliards de barrières qu'on pense
sont bien barrées et qu'on a perdu la clé.
On passe pas à travers
à force des élus qu'on a pas élus
qui garochent devant les yeux:
croix et drapeaux, valeurs, jobs et jeux,
pour qu'on se sente incapable
et qui le rendent un-American et improbable
de traverser les lignes
pour se mettre en ligne
à la gauche de la droite
et de faire plus que pleurer
pour nos droits qui nous quittent,
comme crier à travers les pleurs:
Hear ye! Hear ye! On se damne,
On s'est vendu, l'or pour l'âme.

Quand même, on croit les menteries.
On condamne les médias,
mais on croit leurs menteries
faites manger par un gouvernement
choisi par un examen,
multiple choice,
avec rien que deux choix:
(a) avidité des entreprises
(b) business as usual.

On croit les menteries de ceux
qui croient qu'ils racontent la vérité,
une vérité racontée par un gouvernement
gouverné par les politiciens, qui sont avocats,
qui sont bien connus
dans les blagues et les talk-shows
pour leur compétence de compromettre
leur principes pour l'intérêt personnel,
nourris par les *King-fish* des fleuves pollués,
tout le long de l'allée du cancer,
allié avec les militaires
et les fournisseurs des armes
qui fournissent des *peace-makers*
which make no peace,
no peace of mind, no piece of peace.
Know justice, know peace.
Pour la paix, il faut qu'on paie.
Ce n'est pas, en vérité,
just us, the American way?
My Country 'Tis of Thee
sweet land of contradictory
statements.

Those statesmen,
qu'est-ce qu'ils voulaient dire,
nos *founding fathers* qui ont écrit telles paroles?
La liberté pour les propriétaires d'esclaves!
La liberté de prévoir un avenir
où un enfant qu'on ne veut pas,
né dans un monde de pauvreté et d'avidité,
apprend les lécons de compétion,
keeping up with the Jones,
par acheter un plus grand constitutionally protected
automatic sportsman's rifle
que ses voisins,
pour intérêt personnel, pour instinct de conservation,
pour autodéfense
et défense de sa communauté,
looking out for numéro *uno*,
contre les forces de couleur étrangères,
tue
pour sa liberté,

pour la revanche pour avoir tué son frère,
est trouvé coupable à l'age de 15 ans,
après avoir été jugé comme adulte
et défendu par un *public defender*
qui défend en même temps 30 défendeurs,
est attaché à la table,
reçoit une piqûre de poison,
après avoir été stérilisé
pour empêcher l'infection.

On s'est fait infecter
par laissser profiter désespoir et indifférence,
par seulement s'occuper de ceux qu'on connait
et qui s'occupe de nous pareil,
par se soigner mal, par s'en foutre pas mal,
par s'aimer pas,
l'un et l'autre, point final,
en se disant soigne-toi.

God Bless America,
quand l'Amérique bénit Dieu,
le Dieu dans tout quelqu'un,
dans tout quelque chose,
dans toute croyance.
"Malgré tout, je crois toujours que le monde est bon."

Chercher l'inspiration au beau milieu d'une sécheresse d'hiver en prenant un autre café glacé...

à Kristi Guillory

Bloqué!
Chemin...
Chemin bloqué,
...dans le chemin...

Le chemin est bloqué.
T'es dans l'chemin.
Les jus coulent p'us.
L'idée a pas d'idées.
T'es dans l'chemin.
        Pas d'blues, pas d'douleur,
        pas d'tracas, pas d'peur,
        pas rien de rien de rien du tout.
T'es dans l'chemin!
Arrache-toi de là!

P'us d'son dans mon sang,
p'us d'feu et passion,
pas seulement les cendres qui sonnent.
Il y en a p'us qui reste.
Même les restants restent p'us,
        à force de toi.
Toi, qu'es dans l'chemin.
Toi, que j'connais bien.
Toi, que j'connaissais
        de temps en temps.
Tu dis, "il y a le temps".
Moi, j'dis, "non."
Tu dis, "prends un pas".
"J'peux pas."
        Page blanche.

        Idée blanche.
                pas d'peinture.
                pas d'encre.

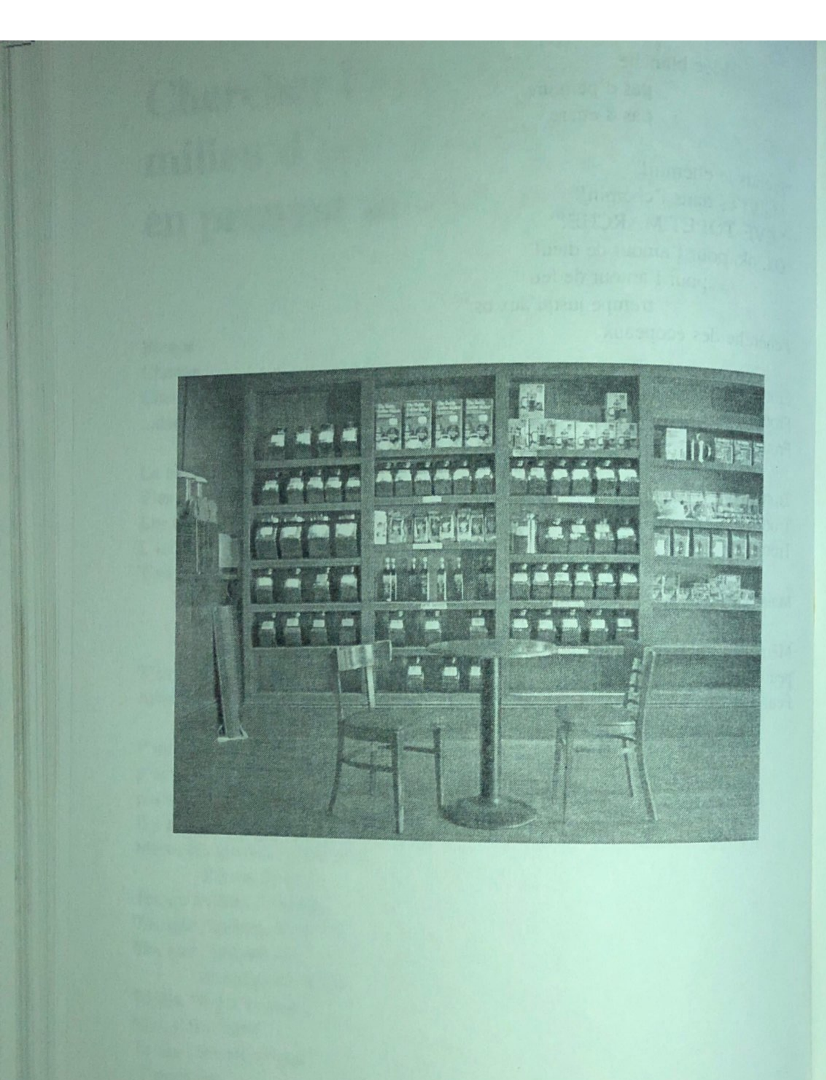
"Prends le chemin!"
"Mais t'es dans l'chemin!"
"LÈVE-TOI ET MARCHE!"
"Ok, ok, pour l'amour de dieu!
        pour l'amour de feu
                trempé jusqu'aux os."
J'cherche des écopeaux.

Frotte.
Frotte.
Frotte.

Trotte.
Trotte.
Trotte.

Mais 'garde don' ça que j'rote!

Même si l'chemin se bloque,
peut-être que j'ai l'temps.
Peut-être que dans mon sang,
        il y en a d'autre.



Pré de moi

à Jolène Adam

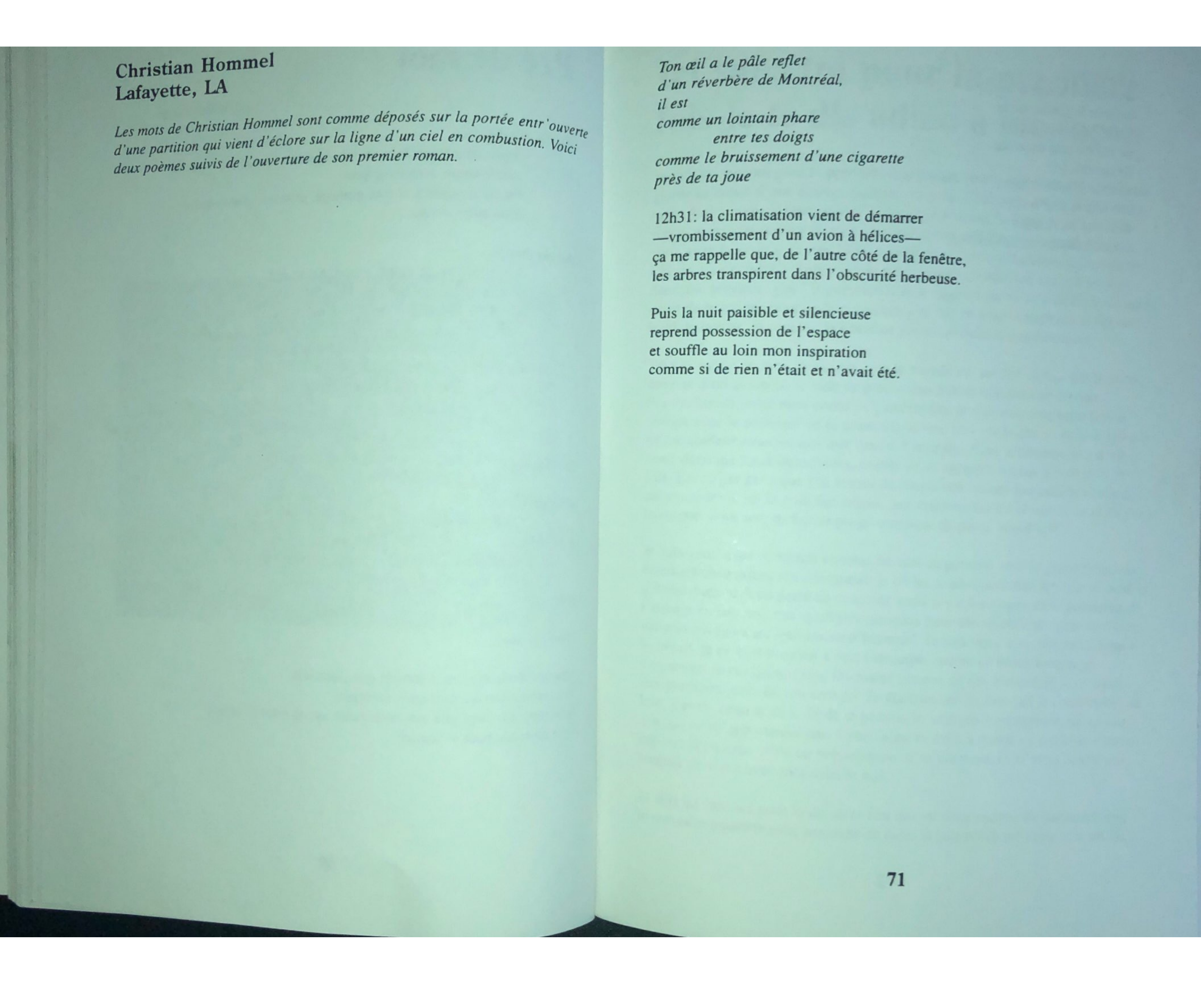
Au ras des digues...
esprit envahi par leur ancien esprit en forme des frissons,
marée basse dans mon âme.
Papas et pépères et mes grandes, grandes, grands-mères
d'un autre temps.

Au ras du pré...
le Grand-Pré, le grand, grand, grand pré
de c'temps là.
Le sacré maudit pré éyoù ça s'est passé,
éyoù ça tout commencé,
une famille séparée.
La sacrée beauté.
Le sacré beau pré qui m'a créé,
qui m'a donné ma famille aimée
et tout ce que j'connais depuis j'sus né.

Je te reprends.
Au ras des digues,
je te reprends.
Au ras des marées,
je te reprends.
Au ras du monde qui te connaît asteur
et du monde qui te connaissait avant,
je te reprends.

Mais pas seul.

Je te reprends avec mon monde que j'connais.
Je te reprends avec mes amis étrangés.
Je te reprends avec elle qui me connaît autant pour m'aimer.
Je te reprends pour y donner.



Christian Hommel
Lafayette, LA

Les mots de Christian Hommel sont comme déposés sur la portée entr'ouverte d'une partition qui vient d'éclore sur la ligne d'un ciel en combustion. Voici deux poèmes suivis de l'ouverture de son premier roman.

Ton œil a le pâle reflet
d'un réverbère de Montréal,
il est
comme un lointain phare
entre tes doigts
comme le bruissement d'une cigarette
près de ta joue

12h31: la climatisation vient de démarrer
—vrombissement d'un avion à hélices—
ça me rappelle que, de l'autre côté de la fenêtre,
les arbres transpirent dans l'obscurité herbeuse.

Puis la nuit paisible et silencieuse
reprend possession de l'espace
et souffle au loin mon inspiration
comme si de rien n'était et n'avait été.

Le souvenir
du dernier baiser d'Émily a
comme la marée basse
quitté le visage sablé
de ma naïveté escarpée.
Reviendra-t-il
comme la marée haute
une fois le jour tombé
sillonner les ressacs
de ma mémoire moutonneuse?

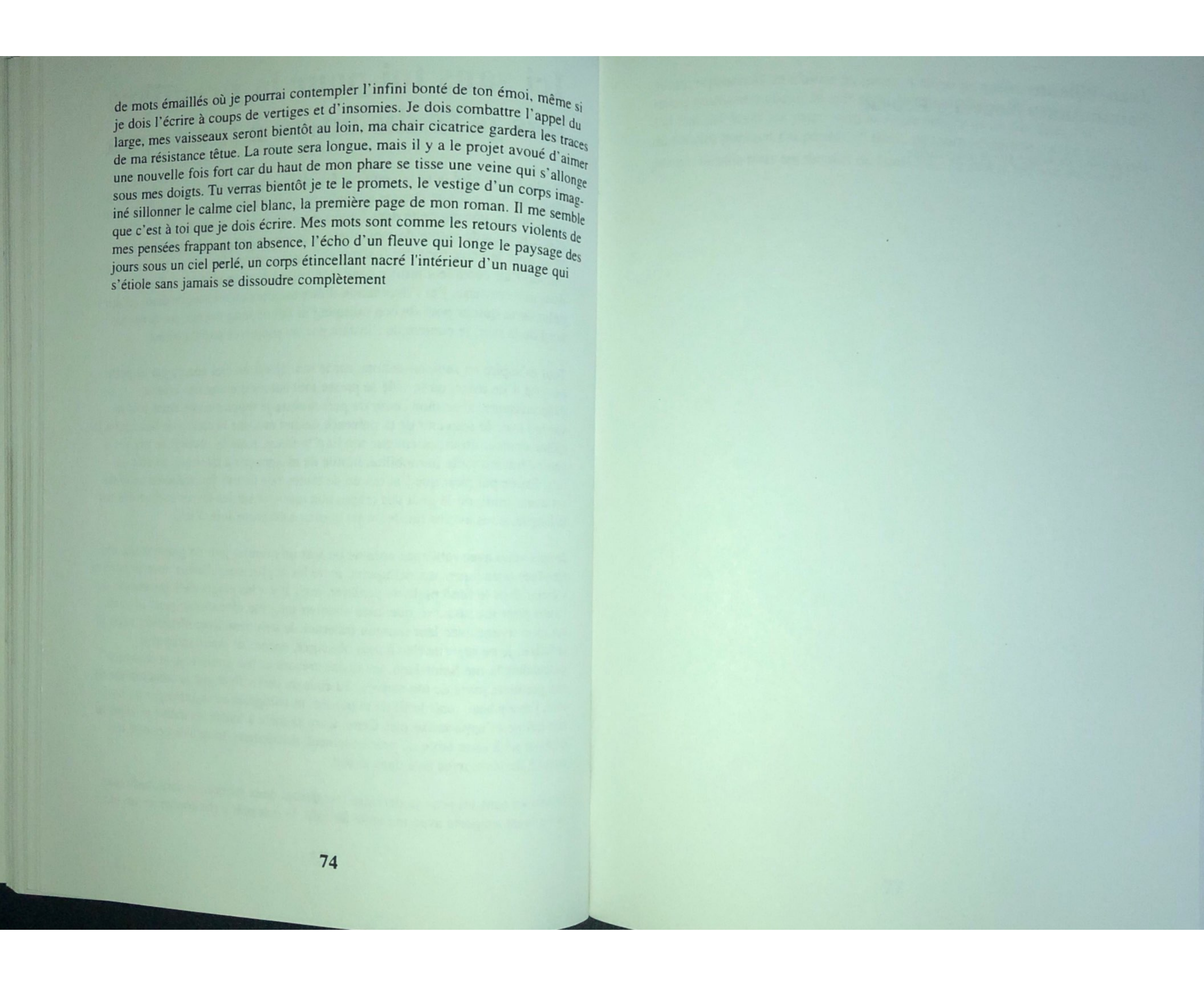
Ici sans toi pour la première fois je te dis adieu à ma façon

Je suis ici sans toi pour la première fois devant deux sachets de cassonade qui gisent au creux d'une étrange solitude, tu avais l'habitude de les plier avec ta main droite, une cigarette dans l'autre, et je n'ai pas la force de le faire à ta place, je regarde autour de moi, quelque chose m'échappe, je confonds tes yeux avec le verre usé des fenêtres calfeutrées contre les vents indiscrets de l'hiver, l'air cendré s'infiltre dans mon regard comme une eau qui se perd dans une crevasse, j'ai l'impression d'être toujours en toi tout en étant ici sur le point de te quitter pour de bon puisque j'ai fait ce long voyage sur ta rue au bord de la mer, je contemple l'instant par tes paupières papillonantes.

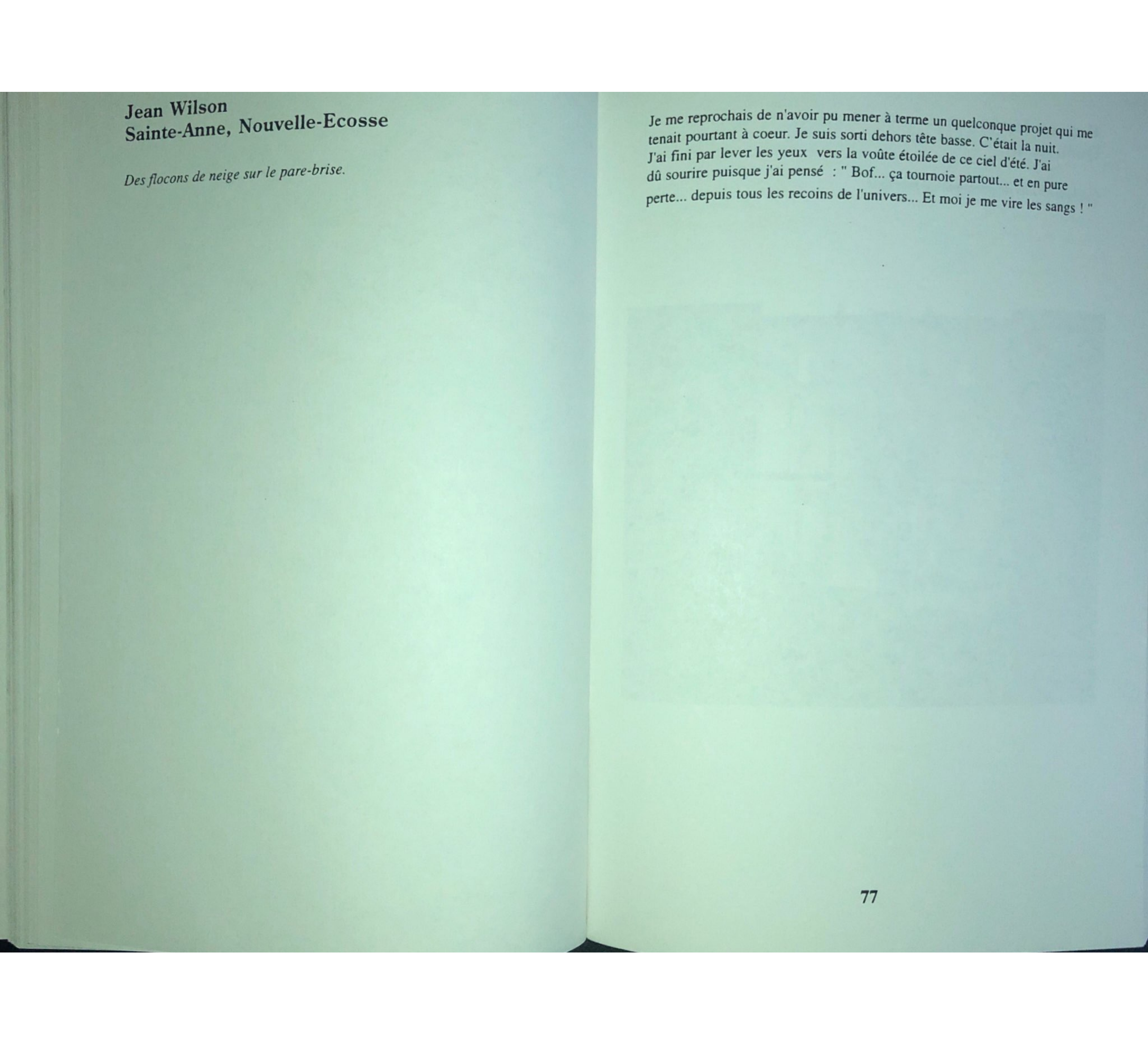
Tout m'aspire en moi, au-dehors, car le monde est un ciel aperçu par la porte ouverte d'un avion où le vide se presse tout autour comme une ivresse évanouissante, avec mon coeur de parachutiste je repousse une autre fois le vertige avec le souvenir de ta présence devant moi sur la chaise en bois qui a la même couleur étrangement que ton lit d'enfance, mais le courant de ma vie à venir déracine toute immobilité, inutile de m'agripper à quoi que ce soit, je sais. Est-ce par peur que j'ai retenu de toutes nos heures fourmilières celle de cet avant-midi, où le goût des crêpes aux marrons sur les lèvres et du cidre sur la langue, nous avions fait le projet commun de partir loin d'ici?

Je suis venu avec réticence comme on sort un premier jour de grand froid, tes étendues océaniques me manquent, je ne les ai plus pour dériver, tout se perd et s'éteint dans le fond perlé du cendrier, mais il y a les plages de la promesse de l'aube pour me rassurer, quelques phoques pour me réconforter, pour se rouler sur mon rivage avec leur museau fraternel. Je suis venu avec réticence, mais il le fallait, je ne regrette rien à mes blessures, encore ce matin lorsque je descendais la rue Saint-Jean, les mains creuses de ton étreinte, je te revoyais aux premiers jours de ton arrivée. Tu étais un cerf-volant que je contemplais de loin, j'avais beau tenir le fil de ta pensée, tu voltigeais transportée par un horizon qui ne m'appartenait pas. Cette heure se mêle à toutes les autres et vient se déposer ici à cette table où précieusement, timidement, tu m'avais confié ton souhait de vivre avec moi dans le sud.

Je suis ici sans toi pour la dernière fois devant deux sachets de cassonade que la serveuse emporte avec ma tasse de café. Je suis prêt à me construire un récif



de mots émaillés où je pourrai contempler l'infini bonté de ton émoi, même si je dois l'écrire à coups de vertiges et d'insomies. Je dois combattre l'appel du large, mes vaisseaux seront bientôt au loin, ma chair cicatrice gardera les traces de ma résistance têtue. La route sera longue, mais il y a le projet avoué d'aimer une nouvelle fois fort car du haut de mon phare se tisse une veine qui s'allonge sous mes doigts. Tu verras bientôt je te le promets, le vestige d'un corps imaginé sillonner le calme ciel blanc, la première page de mon roman. Il me semble que c'est à toi que je dois écrire. Mes mots sont comme les retours violents de mes pensées frappant ton absence, l'écho d'un fleuve qui longe le paysage des jours sous un ciel perlé, un corps étincellant nacré l'intérieur d'un nuage qui s'étiole sans jamais se dissoudre complètement



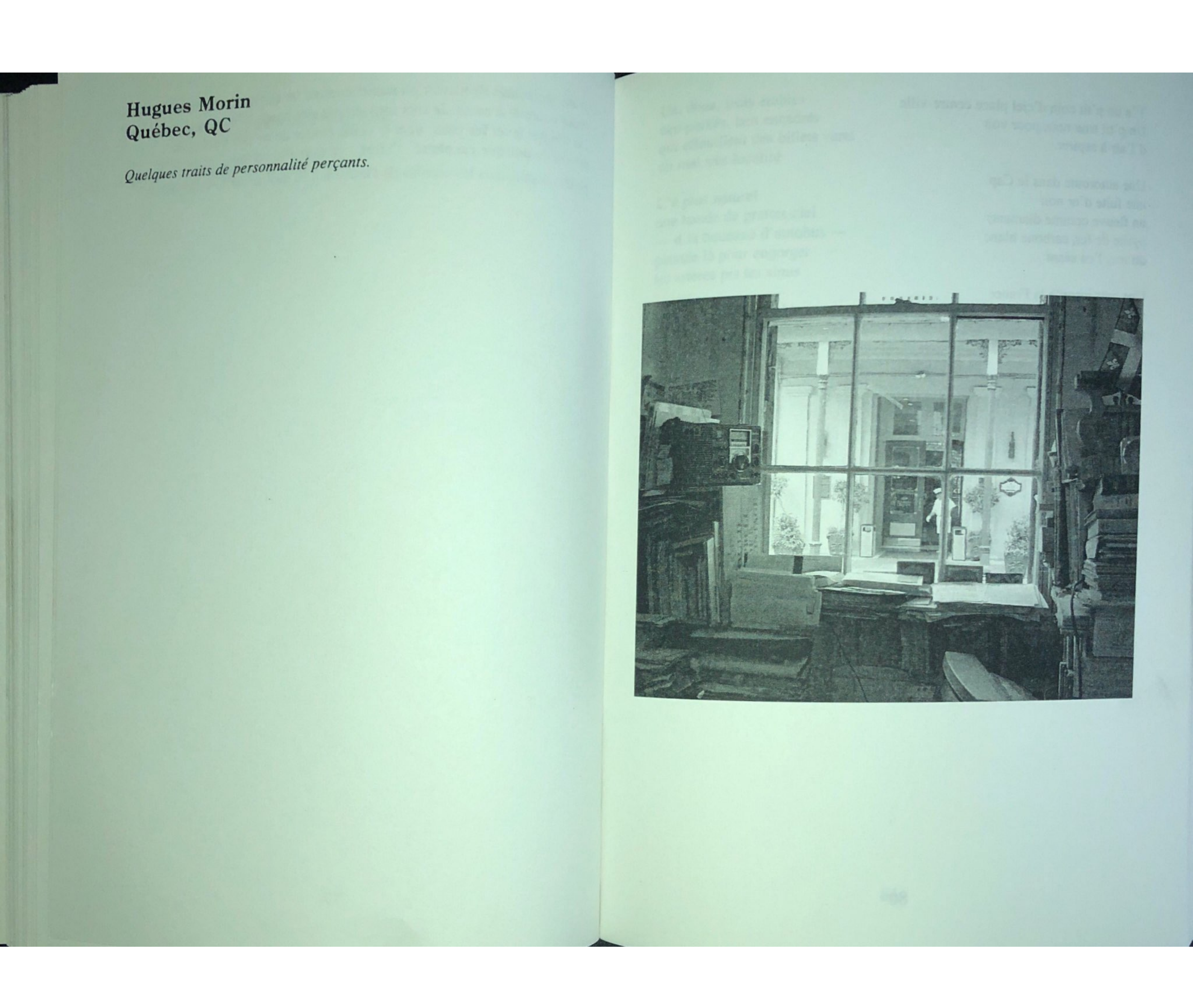
Jean Wilson
Sainte-Anne, Nouvelle-Ecosse

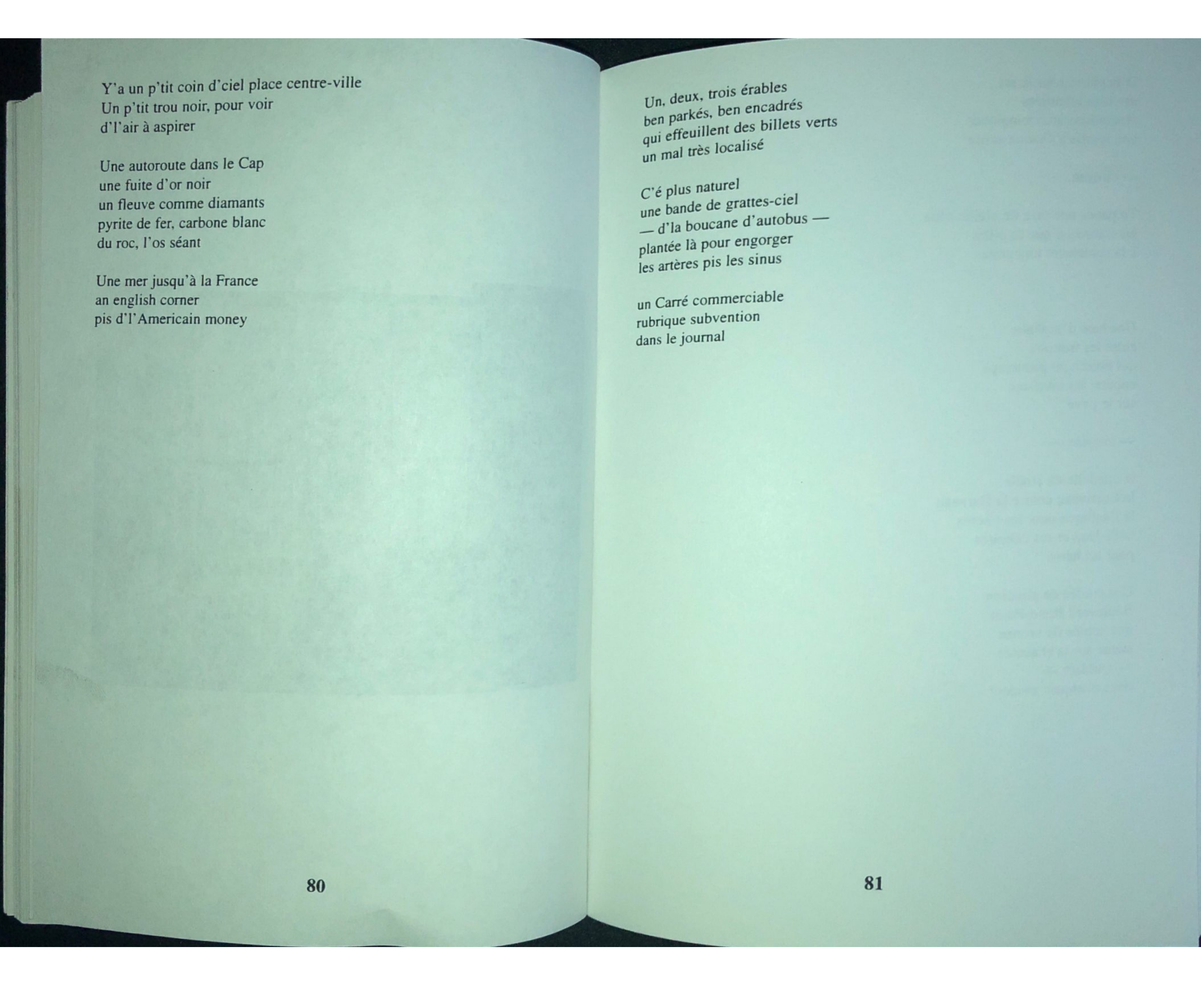
Des flocons de neige sur le pare-brise.

Je me reprochais de n'avoir pu mener à terme un quelconque projet qui me tenait pourtant à coeur. Je suis sorti dehors tête basse. C'était la nuit. J'ai fini par lever les yeux vers la voûte étoilée de ce ciel d'été. J'ai dû sourire puisque j'ai pensé : " Bof... ça tournoie partout... et en pure perte... depuis tous les recoins de l'univers... Et moi je me vire les sangs ! "

Hugues Morin
Québec, QC

Quelques traits de personnalité perçants.





Y'a un p'tit coin d'ciel place centre-ville
Un p'tit trou noir, pour voir
d'l'air à aspirer

Une autoroute dans le Cap
une fuite d'or noir
un fleuve comme diamants
pyrite de fer, carbone blanc
du roc, l'os séant

Une mer jusqu'à la France
an english corner
pis d'l'Americain money

Un, deux, trois érables
ben parkés, ben encadrés
qui effeuillent des billets verts
un mal très localisé

C'é plus naturel
une bande de grattes-ciel
— d'la boucane d'autobus —
plantée là pour engorger
les artères pis les sinus

un Carré commerciable
rubrique subvention
dans le journal



D'la pierre sous le sol
des rues labourées
réparations archéologiques
une fouille à chaque année

— citoyen —

Tu payes une taxe de vieille ville
pis t'aurais c'que tu pilles
à la centenaire emmurée

Une haie d'asphalte
entre les trottoirs
qui noircit au printemps
comme les touristes
sur le pavé

— touriste —

la citadelle en étoèle
la Corriveau contre la Garneau
la Basilique pour les photos
la St-Jean et ses déboires
pour toi héros

Une coulée de goudron
Boulevard Rond-Point
une coulée de bronze
statue sur la chaussée
— Quidam —
dans quelques années?

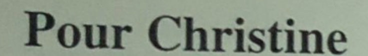
Roussel DesMondes
Nouvelle-Orléans, LA

Deux poèmes écrits alors que Roussel vivait en Europe il y a vingt ans.

Les Alpes

Quand la neige reste à ses épaules
Les dieux ont parlé.
Ce qui meurt, meurt dans toute froideur
Mais ce qui peut vivre, doit vivre
Seul —en silence.

Loin, au-dessus les races des hommes
Les faces des pierres sont lentement effacées
Pendant des siècles, méprisant tous
Qui ont le courage
Ou stupidité —de rire, ou même sourire.



Pour Christine

À travers la distance
D'une année terriblle,
Loin des récompenses d'un amour sensible
Chaque fois un regard vers la fin m'attire
Les souvenirs mourrant en fleurissant conspirent
Pour me rappeler ton visage.

Les jours s'écoulent ou ils se délabrent
Les courses, les affaires --toutes-- je sabre
Tandis que la terre et la semence s'évitent
Je me rappelle le bain intime mais vite:
Les risques de tes regards.

Affreusement vides, les heures qui me restent
Souillée et poudrée, la couronne céleste
Je l'ai offerte dès fois --en vain-- aux autres.

Comme destinée, qui sait, la vôtre?
Veux-tu m'aider à la polir.

Monique Larocque
Lafayette, LA

Une vision hantée de la Nouvelle-Orléans.

Fantômes de la Nouvelle-Orléans

À quoi sert une vie en rose au paradis
quand on vaguerait les anciennes rues
d'une vieille ville toujours pleine de plaisirs corporels?

Sans un mot on rôde dans le brouillard
des ombres dans l'obscurité
entre les bars au Vieux Carré, le French Quarter

Molly et Café du Monde
sur la rue Decatur
deux insomniaques
ouverts 24 heures
qui se soignent à boisson
les angoisses éphémères

Jeanne d'Arc en statue dorée
la vierge montée à cheval
qui dégaine son épée
symbole de la résistance
de l'ancien patrimoine contre les Anglais

Lafitte sur la rue Bourbon
une vieille maison de forgeron
un cottage créole de bousillage,
où étaient cachés
asteur les anciens trésors escamotés
des frères pirates Jean et Pierre
et maintenant les rêves d'amour
au fond des verres

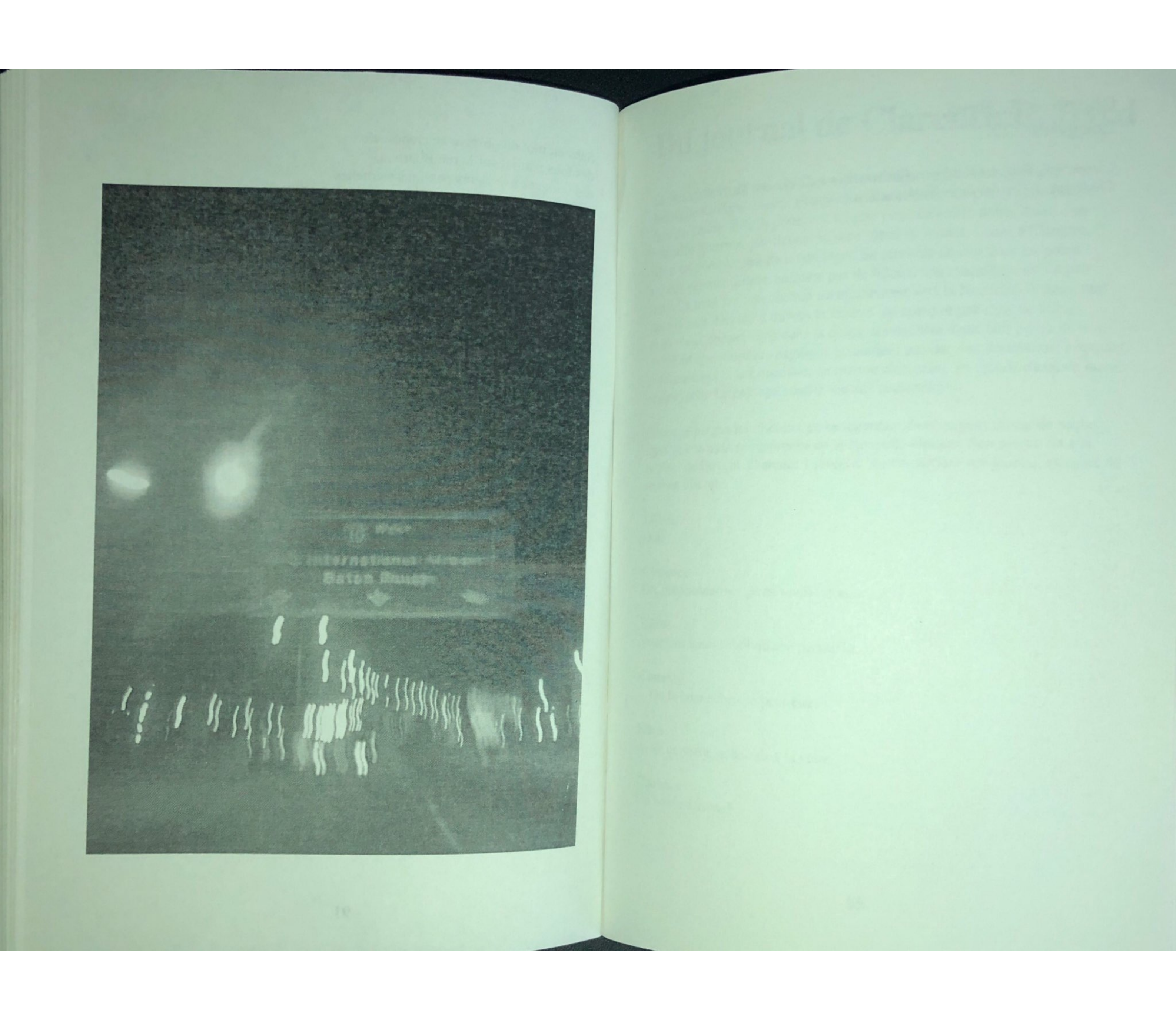
les lieux hantés depuis des siècles par ceux qui s'en souviennent
les deux anciens cimetières encadrés entre
Decatur, Gouverneur Nicholls, Chartres et Barracks
d'où perchaient au coin
à la boutique Gargoyles
les jeunes Goths en noir

Burgundy, St-Peter, Rampart et Orléans
d'où s'entendaient en l'air
au Congo Square
les rites chamanesques et vaudouiens

les premiers négriers
après les voyages DeSoto et Bienville
qu'une fois vidés
échangent un Noir pour deux Rouges
et les renvoient aux Antilles
où ils se sont mêlés avec les Arawaks et les Noirs
enfin des générations plus tard
leurs héritiers, les métis, retournent
la couleur de café au lait
pendant la Révolte à l'île Saint-Domingue
pour se promener de long en large
entre Tchoupitoulas et Esplanade,
parmi les Américains arrogants,
avec des recueillements du fleuve
qui arrosent dans leur sang
et chuchotent les dialectes démoniaques
de leurs ancêtres sauvages
la mémoire de Mackandal, Ogé et L'Ouverture
la prémonition de Banks, Means, et Pelletier

les maisons de plaçage en ville des fwc
(femmes de couleur libres)
elles qui se sont liées aux planteurs riches
rencontrées au Quadroon Balls
contractées pour leur tendresse hors du mariage,
car le mariage entre Noirs et Blancs
fût interdit par le Code Noir,
dont leurs progénitures amalgamées
avant la guerre de Sécession
forment la troisième classe,
un affranchissement tortueux
une libération pénible

Sans un mot on observe au crépuscule
des fous partout sur la rue Bourbon,
des ivrognes avec leurs passions éternelles
de manger, boire, chanter et danser sans cesse,
les refoulés aux sex shops et strip joints,
et la rivière vaseuse et brune qui coule en demi-lune,
comme elle faisait pendant des siècles
autour de la ville allumée au soir



Clarence E. Byrd
Longview, TX

Clarence E. Byrd est vendeurs d'assurances à Longview, Tx. Il réside à Chalmette, à l'extérieur de la Nouvelle-Orléans.

Du journal de Clarence E. Byrd

La nuit, à bord du train le City of New Orleans entre Memphis et la Nouvelle-Orléans. Eileen Fontenot et Clarence E. Byrd sont assis l'un en face de l'autre. Eileen porte une longue veste de soirée noire, ornée d'un collet de fourrure, par-dessus sa robe bleue de minuit. Quant à Clarence, il porte un complet fait de coton léger. Sa serviette de cuir brun est posée sur ses genoux. Eileen ne porte pas de bijoux, son maquillage est un peu fané. Le train fait son chemin tranquillement vers la Nouvelle-Orléans, tard dans la nuit. Dehors à travers la fenêtre, on aperçoit une série de vignes et de vieux chênes verts dans la douce atmosphère d'une nuit perlée de vert, de même que plusieurs paysages embaumés passant tout doucement; évoquant le Mississippi et la Louisiane, un monde changeant, un monde d'eau, de marais et de cyprès. Le paysage souffle vie aux personnages.

Eileen se peigne les cheveux en se regardant dans un petit miroir de poche, alors que le train se rapproche de la Nouvelle-Orléans. Son peigne fin a la couleur de l'argent. Clarence l'observe, caché derrière son journal, essayant de se faire discret.

Eileen
Oui?

Clarence
Oh, pardonnez-moi, je ne voulais pas...

Eileen
Vous êtes aussi subtil qu'une perversion...

Clarence
... Ou la bonne fortune peut-être.

Eileen
Avoir un verre, je boirais à la vôtre.

Clarence
Ma bonne fortune?

Eileen
Celle qui vous échappe. (Elle l'examine) Vous devez être vendeur, est-ce que je me trompe?

Clarence
D'assurances, oui. Je vends des assurances. Vous êtes très clairvoyante.

Eileen
Non, ce n'est pas ça. On vous devine à l'odeur de votre cologne.

Pause. Ils se regardent. Clarence essaie de se frayer un chemin à travers la conversation. Son regard s'arrête sur le peigne fin d'Eileen.

Clarence
Uh, le peigne que vous avez entre les mains me donne l'impression d'être magnifique. C'est de l'argent, non?

Eileen
Oui, de l'argent solide. On dit que ce peigne peut amener bonne pêche, et le don de guérison à l'homme à qui je choisis de le donner. Ses reflets vous renvoient ce que vous souhaitez voir en vous. Il ne coûte que dix sous dans plusieurs boutiques spécialisées. Je pourrais également vous parlez d'un châle d'argent, mais c'est une autre histoire.

Clarence
J'aimerais bien vous l'acheter, mais je n'ai pas de monnaie.

Eileen
Il n'est pas assuré de toute façon. Ça doit être important pour vous, non?

Clarence
Très important.

Eileen
Vous habitez Memphis?

Clarence
Non, la Nouvelle-Orléans. Je reviens de Nashville, en passant par Memphis.

Eileen
Vous savez pourquoi la plupart des maisons dans la Nouvelle-Orléans ont leur plafond peint en bleu?

Clarence
Uh, non. J'ai bien peur que non.

Eileen
C'est pour empêcher les hirondelles de faire la différence entre le ciel et vos plafonds. De cette façon, vous ne les attraperez jamais à essayer de se faire un nid dans l'arche de vos fenêtres.

Clarence
On pourrait croire à une bénédiction à vous entendre.

Eileen
(Lui tendant la main) Je m'appelle Eileen, mon nom est Eileen Fontenot.

Ils se serrent la main.

Clarence
Clarence, mademoiselle, Clarence E. Byrd. (En voix off) C'est à partir de ce moment que j'ai remarqué qu'elle avait de la décomposition à l'endroit du bras gauche.

Eileen
Vous serrez la main comme un prophète, Clarence.

Clarence
Le soir près de chez moi, j'aime prendre de longues, longues marches...

Eileen
... Aussi longues que celles d'un prophète, je le sens dans votre main.

Clarence
Oui, peut-être. J'aime beaucoup marcher. C'est pour réfléchir à ce que je suis, à ce que je veux devenir.

Eileen
Et vous faisiez, Clarence, à Nashville?

Clarence
Je me suis déplacé pour aller assurer une chanson qu'un client à moi a écrit.

Eileen
Une chanson?

Clarence
Une valse, la mélodie est à faire couler la nuit du ciel tellement elle est jolie. Et vous Mademoiselle Eileen, que faites-vous pour votre vie?

Un homme traversant le wagon passe devant Eileen et Clarence. Ils demeurent assis, comme si un ange avait passé. Eileen le suit du regard jusqu'à ce qu'il quitte le wagon. L'homme siffle et se chante discrètement un air qui va comme Et c'est pour ça que le coton ressemble à de la neige/Quand il vente dans les champs.

Les gens qui voyagent sur les trains ont souvent les traits similaires aux liqueurs qu'ils boivent. Vous avez déjà remarqué?

Eileen
Voilà donc une observation très intéressante, Clarence.

Clarence
La plupart malheureusement ne sont jamais assurés.

Elle rit, charmée par la singularité de Clarence. Puis, son regard s'arrête sur le paysage qui défile à travers la fenêtre.

(Voix off) C'est à ce moment que j'ai remarqué que des vagues traçaient des expressions à travers son visage. Puis j'ai eu comme un goût de sel dans la bouche, à la manière des digestifs. Son maquillage s'atténuait tranquillement. La journée avait due être longue. Et il y avait des écailles aussi, des écailles de poisson sur le plancher, sous ses pieds.

Eileen
Il y a quelque chose ici, dans la région. Elle est tellement...

Elle se lève et ouvre la fenêtre pour respirer.

Clarence
On croirait l'océan la nuit.

Eileen
Elle est tellement "moi".

Clarence
(Voix off) Beaucoup d'écailles tombaient sur le plancher.

Eileen
C'est la seule région que je connais où la nuit, la chaleur et les bateaux de pêche ont cette qualité qui hante. J'aime la radiance de l'humidité la nuit, Clarence. Elle est si brillante, si douce. Les arbres sont plus que des ombres. On croirait un joyau, Tout est si doux et si personnel.

Clarence
J'éprouve le même sentiment pour Longview.

Eileen
Longview?

Clarence
Au Texas, mademoiselle Eileen. C'est d'où je viens. L'odeur de mon cologne que vous avez mentionnée tantôt, cette odeur me rappelle Longview. Il est cinq heures quinze à tous les matins, quand j'applique ce cologne. Et à chaque matin, Mademoiselle Eileen, quand l'aube rend une dernière visite à ceux qui voyagent avec elle, l'odeur me ramène chez moi pour un moment, chez moi à Longview.

Eileen
Vous avez déjà remarqué que si vous entrez dans une station de police à neuf heures le matin, l'endroit empeste le cologne de mauvaise qualité? Et que si vous revenez deux heures plus tard, l'odeur s'est presque complètement évaporée?

Clarence
(Voix off) Je la trouvais très intéressante, mais je dois dire que je ne savais pas quoi faire de sa dernière remarque. Enfin, l'odeur de mon cologne me laisse toujours avec une certaine impression de liberté, de nostalgie aussi. J'ai souvent envie de retourner chez moi quand je l'applique.

Eileen
Si je savais lire les pensées, Clarence, je vous dirais de retourner à Longview...

Clarence
... Ou de changer d'eau de cologne. Oui, peut-être. Mais en attendant, j'ai un engagement social à respecter vendredi soir. Ca fait deux mois maintenant que je suis des cours d'étiquette et d'élocution chez une grande dame de la Société qui réside à l'Hotel Pontchartrain. Jamais les assurances n'auront

raison de moi, Mademoiselle Eileen. Je travaille très fort à devenir une personne de style et de bon goût. Mon but n'est rien de moins que d'obtenir une carte de membre pour fréquenter un des ces fameux clubs d'aide sociale et de plaisir.

Eileen
Intéressant.

Clarence
(Voix off) C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à être étourdi, comme si notre conversation suivait les mouvement s des vagues de l'océan. J'avais l'impression que son visage était en pleine mutation. L'haleine de sa bouche était très, très fraîche. Tellement, que j'ai dû passer un commentaire. Votre haleine est aussi fraîche que l'air conditionné sur ce train, Mademoiselle Eileen. C'est très agréable.

Eileen
Si je pouvais me confier à vous, Clarence... J'ai à constamment utiliser le binaca à menthe fraîche, à cause de l'odeur délicate de mon haleine.

Clarence
Vous devriez essayer le thé glacé avec beaucoup de glace. Le binaca promouvoit un cancer de la gorge que la plupart des compagnies d'assurances ne reconnaissent pas.

Eileen
Le commerce d'assurances vous donne un sens de l'anonymat qui me plaît énormément.

Elle s'approche.

Vos cartes d'affaires doivent être aussi exquises que les traits de votre visage.

Clarence
(Voix off) Je ne savais plus quoi dire, j'étais séduit.

Elle se rassoit.

Puis elle s'est retirée, loin en elle. Des vagues se sont refermées pour un

moment, et j'ai vu... J'ai vu quelque chose en elle, quelque chose de lent et de précieux; quelque chose de ravissant que je pourrais toucher un instant, comme l'impression d'une tache de naissance laissée sur une main après avoir touché un visage délicat.

Eileen
Le train ralentit, nous serons à la Nouvelle-Orléans bientôt.

Clarence s'éclaircit la gorge, comme beaucoup d'hommes l'ont fait avant lui au moment d'inviter une jeune femme à sortir.

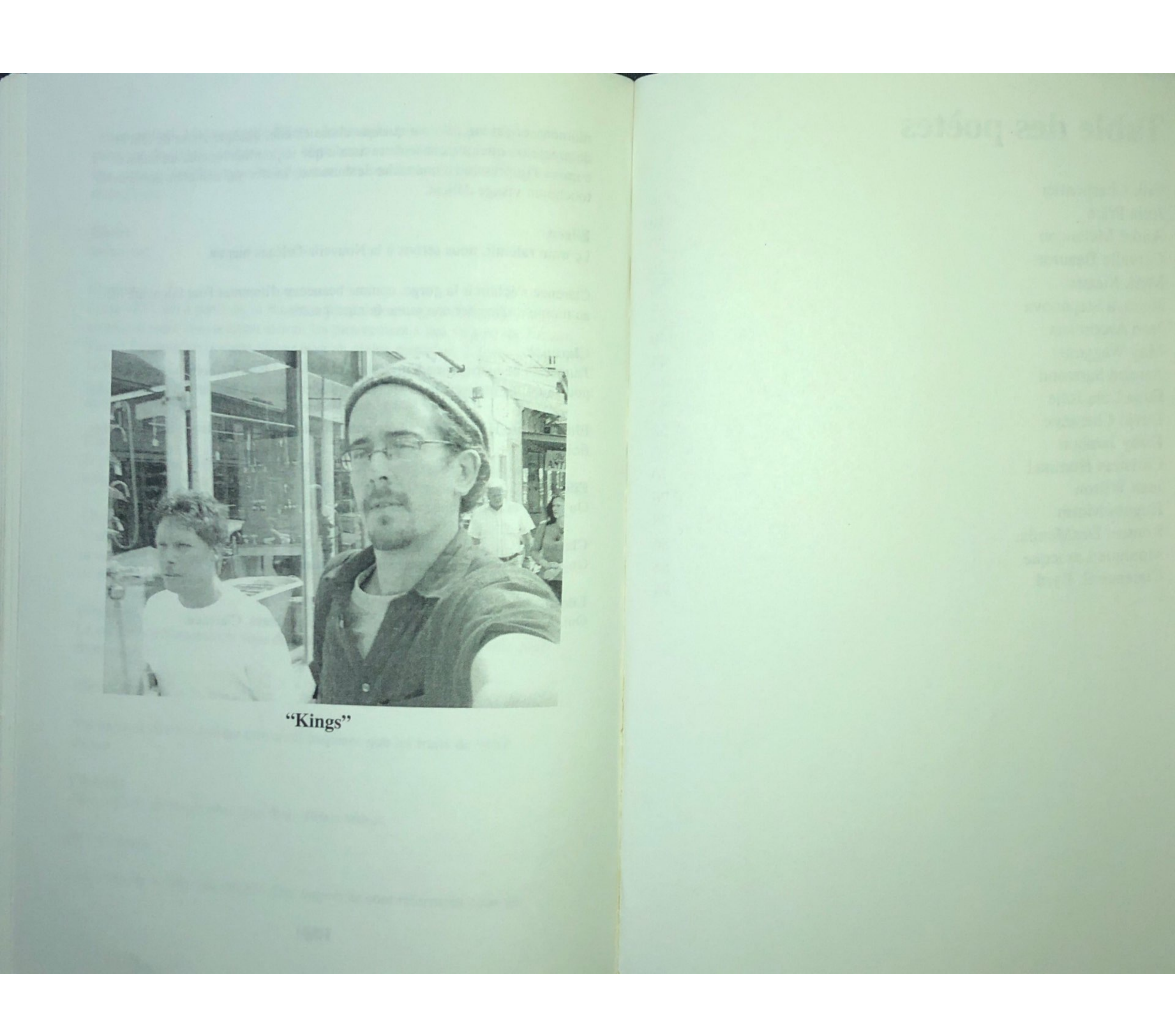
Clarence
J'aimerais beaucoup, mademoiselle Eileen, vous inviter à sortir un soir. On pourrait aller manger de la viande de crabes, boire de la bière, et danser même.

Elle se frotte les paupières avec une pommade qu'elle conserve dans une petite fiole.

Eileen
Ou passer la soirée chez vous peut-être!

Clarence
On pourrait polir mes planchers en dansant toute la nuit!

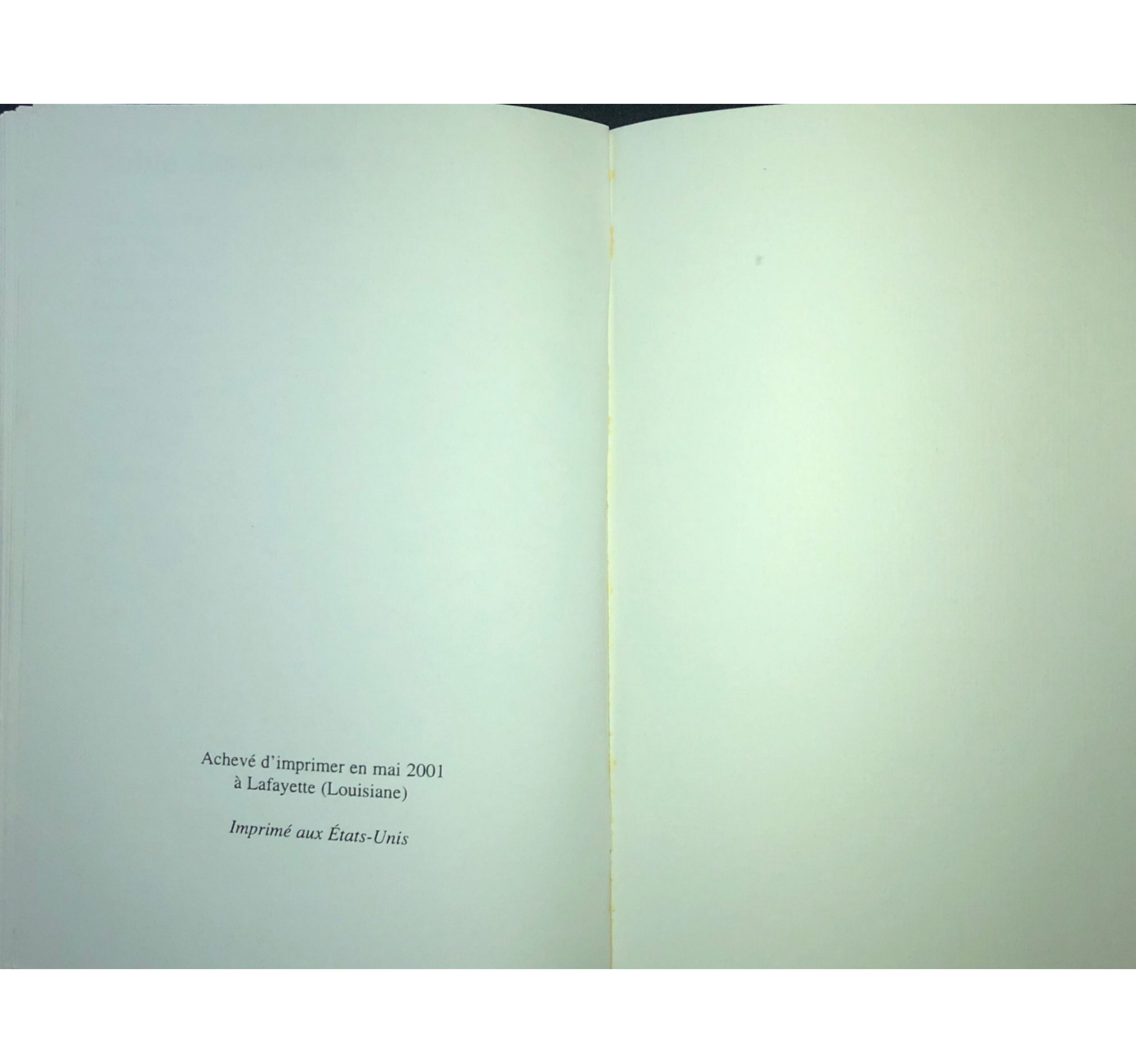
Eileen
Oui, mais à condition que vos plafonds soient bleus, Clarence.



"Kings"

Scanned with CamScanner

Table des poètes


Achevé d'imprimer en mai 2001
à Lafayette (Louisiane)

Imprimé aux États-Unis

Cette revue de création littéraire, édition internationale, a été conçue à La Nouvelle-Orléans et à Lafayette en Louisiane, au moi s de mai 2001. Elle rassemble 18 poètes venus des quatre coins du monde.

Erik Charpentier
Julia Price
André Melançon
Cervalle Beaufort
Mark Meaux
Natalya Stepanova
Jean Arceneaux
May Waggoner
Arnaud Sarmand
Euna Lola Jolie
David Cheramie
Kirby Jambon
Christian Hommel
Jean Wilson
Hugues Morin
Roussel DesMondes
Monique Larocque
Clarence E. Byrd